Illinois U Library

4 OCTOBRE 1952

France

N° 364 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

L'Internat des hôpitaux a 150 ans.

★

FIN LA VÉRITÉ SUR LES SOUCOUPES VOLANTES

★

Les dix logis parisiens de George Sand

« NIXON A ÉTÉ MAGNIFIQUE... »

a déclaré « Ike » après avoir écouté son coéquipier s'expliquer devant l'écran sonore sur les subventions qu'il a reçues pour sa propagande électorale, car la télévision joue un rôle important dans l'élection présidentielle américaine. Nos lecteurs pourront suivre les péripéties animées de cette campagne dès la semaine prochaine grâce à notre envoyé spécial, Paul Mousset, dont on se rappelle le reportage sensationnel sur la guerre de Corée.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

COTON INFROISSABLE

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

8me ANNÉE — NUMÉRO 364

4 OCTOBRE 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

BLOC OPERATOIRE

DEFENSE D'ENTRER

AU premier appel, dans l'hôpital, on voit l'interne, se reprenant aussitôt de la fantaisie, de la turbulence, des aphorismes de controverse, aller vers le malade. Même s'il était bruyamment péremptoire tout à l'heure, parmi les autres, le voici seul et soucieux. Il sait déjà que la présence d'esprit, si nécessaire en ses fonctions, s'absente capricieusement. Entre ses responsabilités et ses pouvoirs, entre son érudition de lauréat et l'art du diagnostic, entre un fort en thème et un bon thérapeute il pressent des écarts redoutables. Ainsi, pendant tous les soirs et toutes les nuits de la ville, une trentaine de jeunes cliniciens, veilleurs épars, fort instruits par les livres et leurs premiers éducateurs, se trouvent aux prises avec quelques-uns des graves problèmes de la médecine, de la chirurgie et l'urgente nécessité de savoir calmer les épouvantes et trouver les solutions heureuses. Puissante discipline, mais dure pour les âmes hautes, scandée qu'elle est par la crainte d'avoir, devant la difficulté, à confesser à un aîné, de l'incompréhension et par la peur de connaître, après l'erreur, la longue torture du remords. Combien d'heures pendant lesquelles leurs lampes éclairent à la fois leur anxiété et les livres où ils cherchent secours !

PROFESSEUR HENRI MONDOR.

DEPUIS 150 ANS QU'EXISTE L'INTERNAT, LA TECHNIQUE HOSPITALIÈRE FRANÇAISE A FAIT DES PAS DE GÉANT

Cette gravure de Gustave Doré représente la salle de garde des internes en 1859 à l'hôpital de la Charité, aujourd'hui disparu, et sur l'emplacement duquel s'élève la nouvelle Faculté de médecine.

CENT CINQUANTENAIRE DE L'INTERNAT DES HOPITAUX DE PARIS

L'INTERNE EN EXERCICE

Les malades qui sont venus consulter à l'hôpital disent souvent qu'ils ont été examinés par « un petit interne ». Il y a dans cette phrase une erreur ou une injustice. Il arrive, en effet, que les malades soient examinés par un jeune étudiant. L'interne au contraire est, par définition, un étudiant chevronné ayant acquis plus de connaissances théoriques qu'aucun médecin au moment où il passe sa thèse et ayant déjà une expérience que bien des praticiens lui envieraient.

Le matin l'interne est dans la salle des malades avant son chef de service. Il passe la visite avec lui, recueille son enseignement immédiat dans un colloque quotidien passionnant et quelquefois passionné lorsque aux discussions sur les faits s'ajoutent les discussions sur la doctrine ; il y est encore après lui.

L'interne est dans le service l'après-midi à l'occasion de sa contre-visite, au cours de laquelle il s'arrête devant chaque lit et s'occupe de chaque malade. Il a alors près de lui la surveillante, et ce titre est riche de sens puisqu'il est porté par une femme de grande expérience qui veille aussi bien au confort des malades, à la propreté des salles qu'à l'exacte exécution des prescriptions médicales. Il y a peu d'internes qui, dans leurs gestes professionnels, ne souhaitent d'abord l'approbation de leur surveillante. C'est au moment de la contre-visite que l'interne prend réellement possession de « son » service. Certes il s'est senti interne le jour de sa nomination à ce concours si rude, certes il a revêtu avec orgueil la capote de grosse ratine bleue que lui prête l'Assistance publique et qui est un peu l'insigne de sa fonction. Mais jamais il n'a eu une impression aussi grande de responsabilité et d'autorité qu'au moment où il a prescrit de modifier la dose d'insuline du malade du lit 34. Il a fait alors acte de médecin devant le malade, mais aussi publiquement. Il achève cette contre-visite.

Il lui reste un geste symbolique à faire : la première infirmière glisse sous sa main de petits rectangles de papier bulle où figure la mention « bon pour », bon pour les choses les plus hétéroclites : tisane, matériel, médicaments, examens, régimes spéciaux ; il doit signer chaque bon. Tous les directeurs généraux de l'Assistance publique savent qu'il signe aussi quelques bons en blanc et qu'aucune surveillante n'en a fait mauvais usage.

Aujourd'hui il a pris possession de son service, demain il sera « de garde », seul responsable de centaines et de centaines d'êtres et constamment sollicité pour les malades urgents. Tout malade hospitalisé atteint d'un symptôme insolite aura sa visite, tout malade se présentant en dehors des heures habituelles de consultations est un malade pour lequel il est requis, et toujours d'urgence. Aussi ne doit-il pas omettre d'indiquer chaque endroit de l'hôpital où il va. Il ne doit pas s'engager dans une discussion, encore moins dans une partie de cartes qu'il ne puisse quitter immédiatement. C'est le plus souvent le préposé du bureau des admissions de l'hôpital qui l'alerte : « On demande l'interne en médecine à l'urgence. »

Il doit écarter l'éternel clochard : les « pilons », las du refuge de l'Armée du Salut, las des nuits au violon, las des nuits à la corde et qui, forts de leur expérience, viennent se faire hospitaliser pour une bronchite chronique, indiscutable d'ailleurs, mais qui ne justifie pas une telle mesure. Il lui faut écouter le pochard venu entre deux gardiens de la paix, l'étranger incompréhensible, la mère de famille affolée par un enfant qui a confondu le savon noir et les confitures de prunes, recevoir et soigner vingt malades authentiques...

Rentré à la salle de garde, il est libre, libre de travailler, libre de réfléchir sur les gestes qu'il vient d'accomplir et qui engagent la vie de tant de gens. Il est médecin pour l'éternité ; plus jamais sa pensée n'aura le droit de s'arrêter, il sera toujours obsédé par la même question : peut-on soulager davantage, peut-on faire mieux ?

Le repas en salle de garde est soumis à un rituel : il est présidé par l'économe, interne élu par ses collègues, dont le nom dit mal la fonction, car non seulement l'économe gère matériellement la salle de garde, mais il en est souvent aussi l'âme, lui incorporant cette vie inimitable dont le temps n'efface pas le souvenir. Absent, il est remplacé par l'interne de garde ; c'est à l'un ou à l'autre qu'incombe le soin d'inscrire les collègues présents au repas et le nombre de leurs invités. La salle de garde vit sous la règle d'une égalité ombrageuse : chacun paie ses propres dépenses et celles de ses hôtes. La politique, la religion et la médecine y sont sujets interdits ; à vrai dire on ne parle guère d'autre chose, il y a la manière. Une petite amende infligée par l'économe tout-puissant est vite payée par celui dont le discours est trop ostensiblement provocateur. Les salles de garde soutiennent avec ardeur une réputation de libertinage parfaitement usurpée, chacun y vit à sa guise, en janséniste s'il lui plaît. La grivoiserie des chants ou l'indécence des fresques sont des traditions respectables, mais qui n'engagent personne, étant entendu que la chasteté ne figure pas au programme du concours. De nos jours il y a dans la salle de garde plus de bons pères de famille que de don Juan et plus d'honnêtes filles que de Madeleines avant le repentir.

Notre interne de garde a vu son dîner coupé de trois urgences, dont deux, heureusement, fantaisistes. S'il eût été chirurgien peut-être n'aurait-il pas même pu prendre la moitié de son potage. Il boit maintenant son café, dans le très lourd verre marqué A. P. et qui lui a servi, selon l'usage, pour son dîner, la tasse à café ne faisant pas partie du décor.

« On demande l'interne en médecine à l'urgence. » L'hôpital, son hôpital, va être pour une nuit entière la chose de l'interne de garde. Il en prendra possession allée par allée, pierre par pierre, lit par lit. Les souvenirs des anciens le hantent. Son patron, qui fut, par exemple, interne à la vieille Charité, lui en a longuement décrit les murs, qui avaient conservé jusqu'au bout un parfum évangélique. L'assistant est intarissable sur le Bastion 29 et sur Andral, sordides constructions militaires épaulées de baraquements plus sordides encore où l'on voyait des malades comme on n'en voit plus, des beaux malades, comme on dit.

Tout se mêle dans ces histoires de salle de

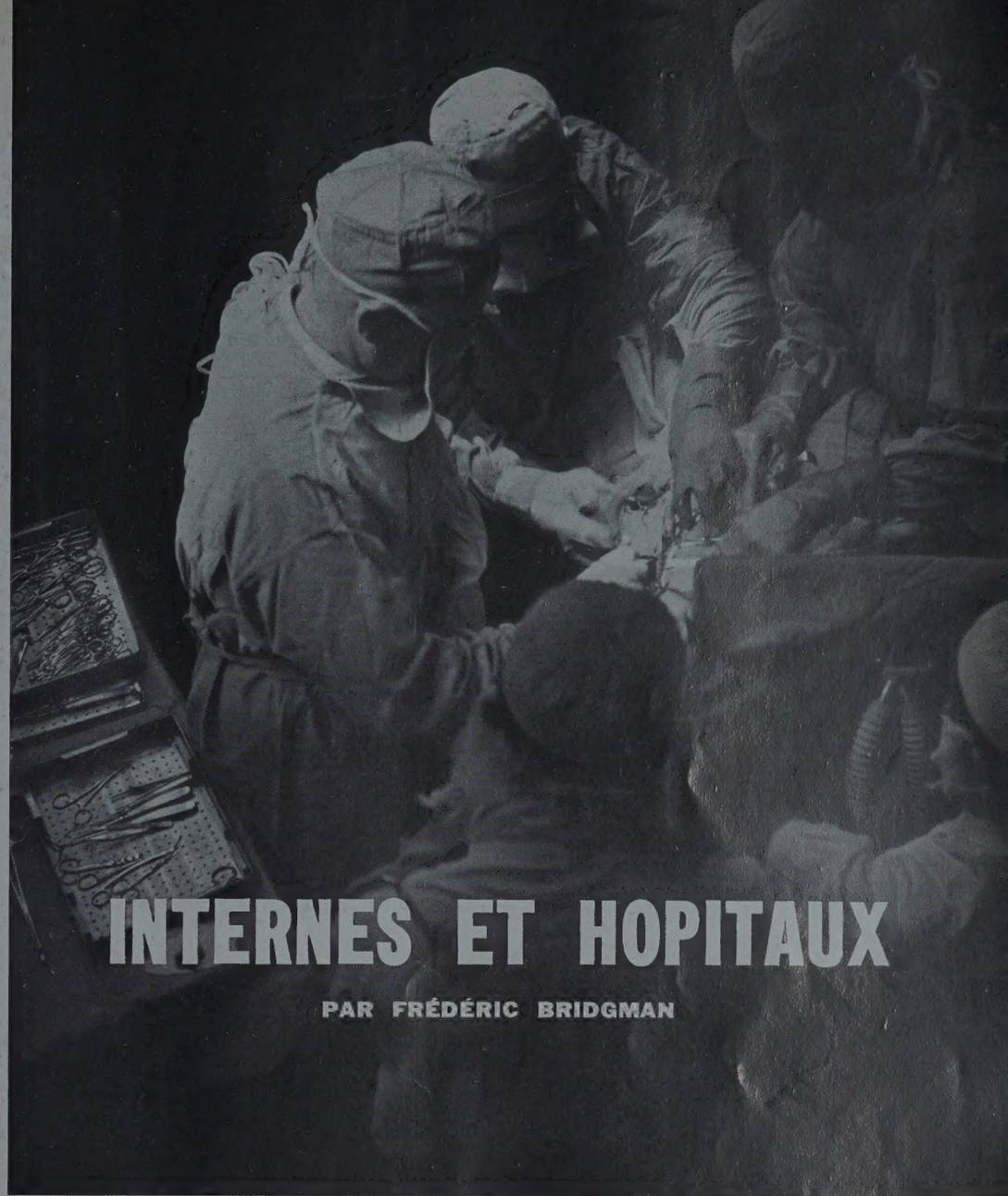
garde : chahut banal, scie classique d'étudiants, potins de métier et drame à l'occasion. Qui se souvient du tonus, c'est le nom expressif qu'on donne à un dîner amélioré, à l'issue duquel le directeur de l'hospice de Brévanne trouva peints au minium les lions de pierre qui veillent à la porte de son bureau, cependant que, dans le parc, des internes chassaient à courre, à cor et à cri, les cochons de sa porcherie ?

Qui se souvient, même dans le monde médical, de l'âne que l'on trouva installé dans la salle de garde de Lariboisière, au premier étage bien entendu ? Qui se souvient du concours cassé, farce à son commencement et drame à sa conclusion ? Qui peut dire les perpétuelles querelles entre l'administration de l'Assistance publique et ses internes pour le remboursement de sept assiettes et de dix-huit verres cassés ? L'accès des femmes en salle de garde est-il permis ou toléré ? Il y a beau temps que les femmes internes, en titre et en exercice, ont résolu la question à leur plus grand honneur, malheureusement elle demeure posée pour le reste de la gent féminine. A vrai dire, pour ce problème comme pour les autres, le directeur de l'hôpital dispose d'une arme : appliquer rigoureusement le règlement. Arme à deux tranchants par excellence, les internes aussi menacent d'appliquer strictement le règlement. Comme cela rendrait la vie aussi impossible au directeur qu'aux internes, chacun s'efforce de trouver un terrain d'entente. Rien de plus éclectique qu'une salle de garde. Le fils de l'instituteur rural y a sa place à côté du fils du grand patron et communie avec lui dans un égal amour des beaux livres et du bon football, de la peinture et du bridge. Pourtant il n'est pas rare de rencontrer l'interne cent pour cent, tout entier voué et dévoué aux malades et dont le seul délassement est l'étude et l'exercice de son art.

« On demande l'interne en médecine à l'urgence. » L'interne sait qu'il peut tout voir à l'urgence, des simulateurs et des moribonds, des ventres ouverts, des enfants à deux têtes, des suicidés et des cors aux pieds. Garde après garde, il appartiendra tout entier à son hôpital, puis un jour il prendra sa dernière garde, vieil interne rompu aux difficultés du métier, dans lequel pourtant tout est toujours à apprendre. Il s'isolera peut-être au cours de cette dernière garde, méditant sur cette passion qui l'a maintenu de si longues années dans ce milieu hospitalier où la vie et la mort sont mieux unies que n'importe où ailleurs. Il pensera au poste de consultant qu'il ira occuper dans quelques semaines et à la carrière qui s'ouvre devant lui. Mais dans ses pensées un mot revient avec mélancolie : demain il sera « fossile », puisque c'est ainsi qu'on désigne les anciens internes, regrets d'une jeunesse passée, assurément, mais souvent aussi regrets de la plus riche période intellectuelle et spirituelle de sa vie.

R.-J. MOLINE.

Comme Ugolin dévorant ses enfants, l'A. P. « engloutit » les internes dans cette « charge » de l'hôpital Tenon.



INTERNES ET HOPITAUX

PAR FRÉDÉRIC BRIDGMAN

LA France paraît souvent, aux yeux de l'étranger, le théâtre de changements constants. Celui qui revient d'une absence de quinze ans trouve à Paris une autre république, de nouvelles lignes de métro et un nouveau numérotage des autobus. Mais qui veut scruter de près le visage de la France rencontre à chaque instant des fondations d'une respectable antiquité. Dans le domaine hospitalier l'hospice des Quinze-Vingts garde son acte de création signé par Saint Louis, l'Assistance publique administre des terrains qu'elle a reçus en don de Charles VII. Cette année l'Internat des hôpitaux de Paris fêtera son cent cinquantième anniversaire ; c'est en effet par un règlement du 4 ventôse an X, soit le 10 février 1802, que ce corps a été formé, à peu de détails près, tel qu'il est aujourd'hui.

Depuis cent cinquante ans c'est par la filière de l'internat que sont passés la plupart des « patrons » qui ont maintenu pendant le XIX^e^ et la première moitié du XX^e^ siècle le renom de l'Ecole française de médecine. Mais il serait injuste de ne pas citer les internats des grandes villes de province, d'où sont sorties des personnalités remarquables, dont l'une est titulaire d'une des chaires les plus prestigieuses du Collège de France.

Quand on parle des grandes écoles on pense à Normale, à Polytechnique, aux Mines, et l'on ne songe jamais à citer l'Internat des hôpitaux de Paris. Et pourtant le concours d'entrée nécessite une préparation aussi acharnée et aussi longue que l'agrégation de lettres ou de sciences et compte une proportion comparable de candidats et d'admis. On est reçu à l'internat plus tard qu'aux grandes écoles, et les élus constituent, comme nous le verrons, une élite de fait à qui échoient les places, rares et combien convoitées, de médecins des hôpitaux et de professeurs de la Faculté. Si l'Internat n'est pas cité parmi les institutions où se forme l'élite intellectuelle de la France, c'est probablement parce qu'il n'existe pas de bâtiment dont le fronton soit timbré de ce nom.

Les internes sont répartis entre les quelque vingt grands hôpitaux parisiens et ne se réunissent à peu près qu'une fois par an, le jour du fameux bal.

UNE INSTITUTION D'UNE AMPLEUR UNIQUE AU MONDE

A L'OCCASION du cent cinquantenaire, il est bon de décrire le cadre dans lequel travaillent les internes. L'Assistance publique de Paris, dont la structure actuelle a, elle aussi, dépassé cent ans, puisqu'elle est née en 1849, groupe les institutions d'assistance de la Ville de Paris ; elle gère tous les hôpitaux et hospices de la ville, possède des sanatoriums et s'occupe aussi, ce qu'on sait moins, de la protection maternelle et infantile, des enfants assistés, de l'assistance médicale gratuite et de certains dispensaires. C'est une institution dont l'ampleur n'avait qu'un pendant au monde : les hôpitaux municipaux de

Londres, nationalisés et régionalisés depuis quatre ans. Son activité se peut fort mal définir par des chiffres, dont l'importance ne parle plus à l'imagination. Citons en bloc : 4 millions de consultants fréquentent annuellement les consultations hospitalières ; 350.000 malades y sont reçus dans 30.000 lits d'hôpitaux ; plus de 15.000 vieillards y séjournent en permanence ; le budget de fonctionnement atteint 20 milliards. Une telle administration aurait succombé sous son propre poids si elle ne s'était appuyée sur une réglementation intérieure lentement ajustée au cours des siècles et appliquée par des fonctionnaires de grande classe. Il n'est pas étonnant que l'observateur superficiel puisse trouver des détails médiocres ou même mauvais. Certes les malades ne jouissent pas tous d'un confort parfait, il existe des hôpitaux dont les salles sont encore archaïques, il y a des consultations qui seraient à supprimer, on peut trouver des services où les infirmières travaillent dans de mauvaises conditions. Tout cela est su, évalué et fait l'objet des préoccupations de l'Assistance publique elle-même et de ses tuteurs : la direction départementale de la Santé de la Seine, le conseil municipal, le conseil général, la préfecture et les trois ministères de la Santé, de l'Intérieur et des Finances.

LA VOIE LARGE ET LE CHEMIN ARDU

La porte étroite de la hiérarchie hospitalière n'est franchie qu'après une succession de concours assez mal connus du public. Ces épreuves extrêmement difficiles obsèdent les étudiants en médecine qui se sont lancés dans cette aventure périlleuse. Pendant quinze à vingt ans la vie de ceux qui parviendront au terme ultime sera centrée sur le prochain concours. Les médecins conjuguent à tous les temps le verbe concourir, il fait partie du langage de caste, on dit : « Je concourrai, tu concours, il a concouru. » Le simple fait d'avoir concouru sérieusement est en lui-même un titre de gloire au cours de la carrière médicale. En effet, devant le jeune étudiant qui s'inscrit en première année de médecine deux voies s'ouvrent entre lesquelles il doit choisir d'emblée. La première est un chemin large et bien préparé, c'est la scolarité normale de la Faculté. L'élève doit accomplir cinq années d'études et subir à la fin de chaque année des examens pour lesquels une préparation sérieuse est suffisante. Le matin l'étudiant suit des stages dans les services de clinique, puis de spécialités des hôpitaux, et son assiduité est authentifiée par un certificat de stage. Le stagiaire n'effectue aucun travail dans les hôpitaux ; c'est un élève de la Faculté, admis à pénétrer dans les salles par convention entre l'Assistance publique et l'Université. Une sixième et dernière année est consacrée depuis peu à un stage supplémentaire dans un hôpital de banlieue ou de province, où l'étudiant joue le rôle d'interne sans en posséder le titre. Chemin faisant, il prépare sa thèse, travail quelquefois modeste, et reçoit le diplôme qui lui donne, comme au « Malade imaginaire », *jus occidendi per totam terram*. Telle est la voie classique par laquelle la majorité des médecins praticiens sont passés. Elle exige de la persévérance, de l'intelligence, un effort financier important, mais, il faut bien le dire, aucun don exceptionnel. En choisissant cette direction le futur médecin sait qu'il abandonne sans retour la possibilité d'être un jour chef de clinique, assistant, médecin des hôpitaux ou professeur. Il a, en cours de route, l'amère satisfaction de se voir rejoindre par ceux qui n'ont pas pu franchir le premier obstacle qui se présente sur l'autre chemin, l'ardu, le décevant, le difficile.

Celui-ci s'offre d'emblée à l'étudiant de première année sous la forme du concours de l'externat des hôpitaux de Paris. Il peut s'y présenter à la fin de sa première année d'études, avec un bagage intellectuel qui ne correspond nullement aux cours qu'il suit à la Faculté. C'est donc en petits

groupes, nommés conférences d'externat, qu'on se prépare à ce premier concours, qui comporte quinze questions écrites à rédiger en un temps très court. Il faut donc, en un an, acquérir des notions théoriques déjà étendues sur l'anatomie, la médecine et la chirurgie. Quatre cent cinquante places environ, disputées par mille cinq cents candidats, tel est le tableau inquiétant qui s'offre à un jeune homme dont la tête, bourrée de noms de symptômes et de maladies, n'a pas compris encore ce qu'est un malade dans toute sa complexité physique, biologique, psychologique et sociale.

Il n'est pas déshonorant d'être recalé une fois, mais il est tacitement reconnu que les « poulains » qui ont des chances sérieuses aux concours ultérieurs passent du premier coup. Le jeune externe prend son service quelques mois après et entre dans les rangs du personnel hospitalier. Il reste un élève (le titre exact est « élève externe des hôpitaux de Paris »), mais il est tenu d'accomplir un service et il est rémunéré pour son travail. Dès ce moment les meilleurs se préparent fiévreusement pour l'internat et ne suivent plus que de loin les cours de la Faculté. Ils continuent d'être astreints aux travaux pratiques et aux examens annuels, mais l'attitude des professeurs de la Faculté se teinte volontiers de bienveillance devant un externe qui ne connaît pas la formule développée de telle base purique ou tel point embarrassant de physique médicale.

Deux ans d'externat sont indispensables pour pouvoir s'inscrire au redoutable concours de l'internat. Le travail que doit alors fournir l'externe est écrasant. C'est le moment de sa vie où le concours peuple ses cauchemars, où les « questions » l'obsèdent et le poursuivent. Quand on voit un jeune homme ou une jeune fille qui, dans le métro ou l'autobus, parcourt fiévreusement une liasse de papiers ronéotypés couverts d'énumérations étranges : Cheyne-Stokes, Babinsky, signe du lacet, manœuvre de Queckenstoed, Trendelenburg, expectoration gelée de groseille, Stokes-Adam, selles fraise écrasée ou jus de pruneau, le diagnostic est facile : c'est un externe qui concourt.

Ce terrible concours comprend quatre épreuves écrites et une orale. Chaque question, à l'admissibilité, porte sur un sujet qui nécessiterait quatre ou cinq heures pour être traité à tête reposée. Or les candidats ne disposent que d'une heure, il leur faut donc faire preuve de facultés peu communes et d'une préparation fouillée pour choisir d'emblée les données importantes, les classer, les présenter sous une forme d'où l'élégance littéraire ne doit pas être exclue. Mille deux cents externes se présentent, d'où émergent deux cent cinquante admissibles. Les élus se préparent alors à l'oral, épreuve qui s'étend sur des semaines et où dix candidats sont tirés au sort à chaque séance. Le tiers seulement des admissibles est finalement nommé, soit moins du dixième du chiffre initial des candidats. Au concours de l'internat, l'échec au premier concours est la règle, l'admission au troisième concours est normale, mais il n'est pas rare que des élèves remarquables ne franchissent l'épreuve qu'au quatrième concours. A ce moment ces étudiants ont depuis longtemps terminé leur scolarité universitaire, mais ils ne doivent pas passer leur thèse, sous peine d'être considérés comme démissionnaires. Cette disposition, très particulière à la France, empêche les internes d'exercer la médecine en dehors de l'hôpital. Elle n'a pas été modifiée depuis cent cinquante ans, malgré bien des réclamations.

Dès leur nomination, l'Assistance publique affecte à chaque interne un service, à raison de cinquante à soixante malades environ par interne. Ce sont ce hommes, déjà mûris par leur longue expérience d'externes, qui ont la responsabilité pratique des services pendant vingt heures sur vingt-quatre.

Avoir été quatre ans interne des hôpitaux confère un prestige certain, mais aucun avantage matériel. Si depuis dix ans les internes, grâce à leur traitement et à la Sécurité sociale, peuvent vivre dans une aisance que d'autres étudiants leur envient, ils sont cependant incapables de réunir les sommes nécessaires à l'achat d'une clientèle et de l'instrumentation indispensable. Certains se consacrent à la découverte d'un bon poste de province, où leur titre leur permettra de réussir.

Mais d'autres visent plus haut et briguent le médicat des hôpitaux de Paris. La vie qu'ils ont menée étant externes continue sans répit, plus âpre encore. Les « questions » s'accumulent et les dossiers deviennent plus épais, car immédiatement après l'internat ce sont successivement les épreuves du clinicat, de l'adjuvat, de l'assistanat, du prosectorat et du médicat des hôpitaux qui attendent médecins et chirurgiens. Les années passent ; vivant d'une clientèle volontairement limitée, les futurs médecins et chirurgiens des hôpitaux travaillent et concourent. Nombreux sont ceux qui restent en route, mais, pourvus de titres apprécié et se rangeant dans l'élite médicale, ils développent alors facilement leur clientèle parisienne. Les plus chanceux franchissent les admissibilités et les épreuves cliniques et sont admis dans le bureau central. Parallèlement, le charme sévère de la Faculté les tente, et ils concourent, une fois encore, pour l'agrégation, qui leur assure une chaire de professeur. Enfin, à l'apogée d'une vie de lutte le titre de professeur de clinique échoit à ceux qui sont assurés de laisser leur nom dans l'histoire de la médecine. L'Académie leur est ouverte ; ils sont devenus de grands patrons. Telle est cette grande école de France, dont les traits essentiels sont en général mal connus. Toute grandiloquence à son sujet sonne faux aux oreilles des internes des hôpitaux, car dans leur travail et dans leur vie tout est authentique et vrai.

Les photographies de ces deux pages sont empruntées au film d'Yves Ciampi, « un Grand Patron ». Pour composer le personnage, auquel il a su donner un relief si puissant, Pierre Fresnay a reçu les indications techniques du docteur Jacques Mialaret, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, qu'on voit ci-dessus en veston, entouré des comédiens. Ce sont aussi deux scènes de ce film où la vie d'hôpital est représentée avec une grande vérité que reproduisent les photographies ci-dessous.

AUX QUATRE

ON RENTRE !...

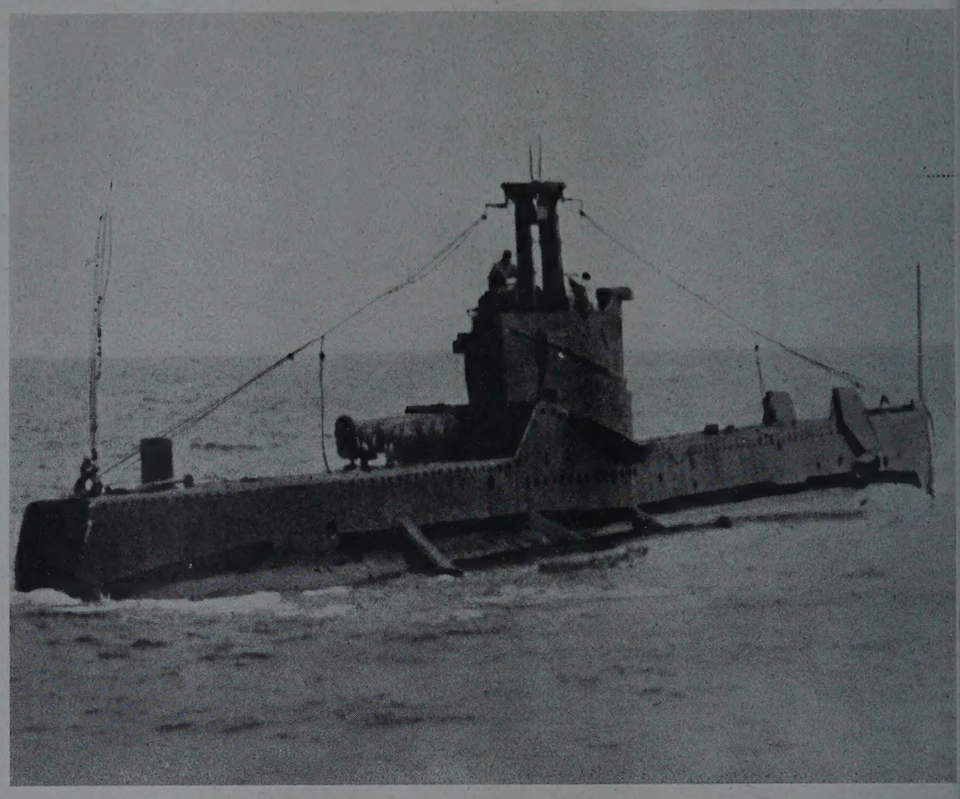
La rentrée officielle du parlement aura lieu le 7 octobre. La rentrée réelle n'aura lieu qu'en novembre, après le congrès radical de Bordeaux et la session des conseils généraux. Un mois s'écoulera donc avant les grandes opérations politiques de fin d'année, si souvent fatales aux gouvernements.

La principale bataille se déroulera, selon la tradition, sur le terrain budgétaire. Le président du Conseil l'a préparée de son mieux. Malgré son désir d'économies, malgré la férocité de la « commission du laminoir », il devra cependant présenter un budget de dépenses civiles en augmentation de 150 milliards environ sur le budget de 1952. Quant aux crédits militaires, dont le volume ne pourra être fixé avant les élections américaines ni même avant la réunion du Congrès à Washington — au mois de janvier 1953 — ils dépasseront probablement, eux aussi, ceux de l'exercice en cours.

Ainsi peut-on prévoir qu'un délicat problème de financement va se poser : il s'agira sans doute de dégager 250 milliards de ressources nouvelles, si toutefois la commission des finances ne prend pas la responsabilité d'alourdir la note.

Le président du Conseil étant fermement résolu à ménager le contribuable comme il l'a fait cette année, la réforme fiscale, qui tend à modifier l'assiette des impôts et à éliminer une fraude encore considérable, prend une importance capitale. C'est M. Abelin, nouveau secrétaire d'Etat, qui sera spécialement chargé de la faire aboutir. Tâche difficile, si du moins l'offensive de quelques organisations professionnelles parvient à modifier l'attitude de certains éléments modérés.

Dans l'état actuel des choses on ne peut sérieusement parler d'un renversement de la tendance parlementaire. On doit même noter un renforcement du cabinet sur son aile gauche, puisque le M. R. P., avec la nomination de M. Abelin, accepte des responsabilités qu'il refusait au mois de mars. Mais la querelle rouverte entre théoriciens du libéralisme et du dirigisme n'est pas exempte de dangers. D'autre part, M. Pinay n'a plus affaire à une assemblée qu'épouvantait la perspective d'une banqueroute et qui se pliait, bon gré mal gré, à sa volonté, mais à une assemblée que six mois de prudente gestion financière ont débarrassée de son complexe d'infériorité. L'heure des intrigues et des manœuvres de couloir va bientôt sonner à l'horloge du Palais-Bourbon.



UN DEUIL NATIONAL

La douloureuse émotion provoquée par la perte cruelle du *Sibylle* n'est pas apaisée. Les drames du sous-marin comptent parmi les plus poignants, et chacun s'incline bien bas devant le tragique destin du lieutenant de vaisseau Curot, des quatre officiers, des neuf officiers mariniers et des trente-quatre quartiers-maîtres et marins morts au service de la France à bord du submersible disparu à proximité du cap Camarat et qui, prêté par l'Angleterre, battait pavillon français depuis 1951.

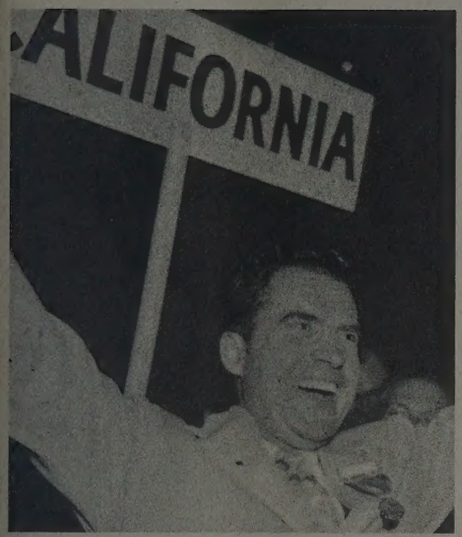
MANŒUVRES OCCIDENTALES

Les forces navales, aériennes et terrestres du pacte atlantique viennent de procéder, en mer Baltique et en mer du Nord pour les unes, en deux secteurs du territoire allemand pour les autres, à une série de manœuvres dont l'importance dépasse de très loin tout ce qui, dans ce domaine, avait été entrepris jusqu'à présent. Sur mer, huit nations — les Etats-Unis, l'Angleterre, le Canada, la France, la Belgique, les Pays-Bas, le Danemark et la Norvège — ont engagé 160 bateaux de guerre, 1.500 avions et 85.000 hommes qui, pendant quinze jours, se sont efforcés de contrôler les issues de la Baltique ainsi que l'ensemble des eaux et des côtes norvégiennes. Sur terre, 155.000 hommes — 55.000 Britanniques, 60.000 Belges, 28.000 Hollandais, 6.000 Canadiens, 6.000 Allemands « non-combattants » — ont assuré la défense de la Westphalie. Plus à l'est, 95.000 hommes répartis en deux corps d'armée — un français et un américain — utilisant 16.000 véhicules et 600 avions, ont tenu la ligne du Rhin.

Si les opérations navales ont permis de constater la puissance de la flotte alliée, les opérations terrestres ont mis en lumière un certain nombre de faiblesses, dont la plus grave tient à l'insuffisance des effectifs.

Le renforcement du potentiel terrestre sera donc, dans les mois qui viennent, l'objectif principal des états-majors. Dans son discours de Meaux M. Pleven a d'ailleurs laissé entendre que l'augmentation de la durée du service militaire était devenue une nécessité. (Sur la photographie ci-dessous, le général Giese et les officiers allemands des forces de police suivent l'exposé des manœuvres que leur fait un officier britannique.)

COINS DU MONDE...

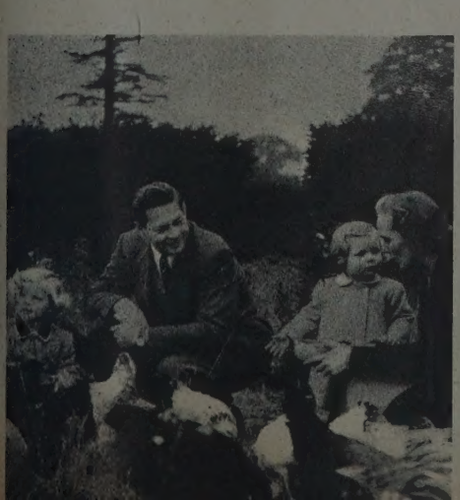


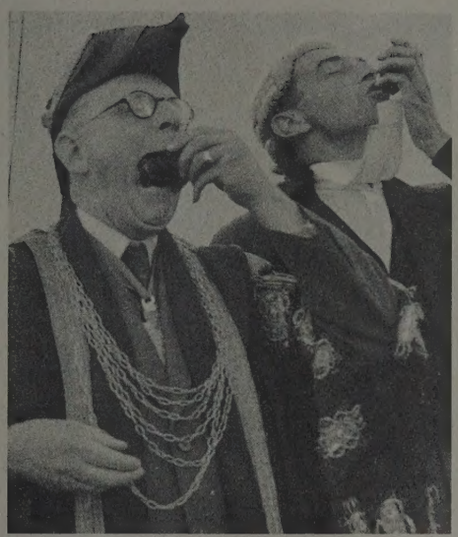
LA « BOMBE » NIXON A FAIT LONG FEU

L'Amérique a suivi le développement de l'affaire Nixon avec la même passion qu'un film policier bien fait. Mais le dénouement n'a pas été celui que certains escomptaient. Le plaidoyer suprêmement habile que le sénateur californien a prononcé au studio de télévision de Los Angeles a « porté » sur l'Américain moyen. En expliquant publiquement et en détail sa situation de fortune, en contre-attaquant pour réclamer de ses adversaires démocrates des justifications sur l'origine de leurs fonds électoraux, en faisant juge de son cas le pays entier, M. Nixon a réussi, semble-t-il, à retourner la situation. Plébiscité en quelque sorte par des milliers d'électeurs républicains, il demeure candidat à la vice-présidence. Ainsi en a décidé le général Eisenhower après s'être entretenu avec M. Richard Nixon.

EXIL BUCOLIQUE

L'ex-roi Michel de Roumanie vient de s'installer en Angleterre avec sa famille. Il s'est fixé dans un « cottage » de Welwyn, dans le Hertfordshire, non loin de la maison qui fut celle de Bernard Shaw. Il y mène une paisible existence avec sa femme et ses deux petites filles, Marguerite et Hélène, qui, comme on le voit, prennent le plus grand plaisir à donner du grain aux poules.





DE LA MER AU MAIRE

En Angleterre les huîtres de Colchester sont réputées. Chaque année, quand s'ouvre la saison des huîtres, le maire de la ville doit, selon la tradition, gober solennellement le premier des savoureux mollusques. Puis l'on boit à Sa Gracieuse Majesté !

LE DANEMARK A PARIS

A Copenhague le gouvernement a pensé que ses compatriotes seraient heureux de posséder à Paris un endroit où ils se retrouveraient chez eux. C'est l'affaire d'une vingtaine de mois, le temps d'édifier cette Maison du Danemark dont la première pierre a été posée aux Champs-Elysées par M. Eriksen, président du Conseil danois, assisté de l'ambassadeur, M. Waerum, et en présence de M. Robert Schuman. Nos amis danois ont su faire de cette cérémonie une manifestation pleine de couleur avec un pittoresque cortège de délégués des corporations, précédés de la musique de la Garde de Tivoli, aux uniformes éclatants.

PROPOS DU SCEPTIQUE

On ne louera jamais assez la sagesse des traditions bourgeoises. Il en est une, en tout cas, que la société communiste aurait pu adopter avec profit : celle qui interdit aux peuples civilisés d'anticiper sur les jugements de l'histoire et de couler tout vifs leurs grands hommes dans le bronze de l'immortalité.

Pour avoir ignoré cette règle dictée par l'expérience et le plus salubre des scepticismes, nos entrepreneurs de révolution se mettent dans une situation déplorable. Ils croyaient avoir sous la main le prototype même du réformateur « conscient et organisé », incorruptible jusqu'à l'héroïsme. Sa réputation était telle qu'avec une bonne foi touchante ils avaient fait de lui le totem tribal symboliquement planté devant la case du chef. Comment celui-ci d'ailleurs n'eût-il pas accepté la présence tutélaire d'un fétiche qui, dans les temps anciens, avait souffert pour le bolchevisme et dont le nom est cité par Staline en personne dans son *Histoire du parti communiste russe* ?

Or voici que, brusquement, ce personnage exceptionnel, aux opinions inoxydables et garanties contre les intempéries, apparaît aux yeux des masses, hier encore éperdues de dévotion, comme un modèle d'hypocrisie. Quelle chute ! Mais aussi quelle leçon !

Car enfin — c'est aujourd'hui très clair — M. André Marty s'installait dans l'imposture dès l'instant que ses camarades lui faisaient une place dans la légende. Il se livrait à un travail « fractionnel » — jugez du peu ! — tandis qu'en toute innocence on baptisait de son nom la cellule du 13e arrondissement. La « mère patrie » elle-même s'y laissait prendre, et les matelots soviétiques du mouilleur de mines *André-Marty* doivent être bien étonnés d'apprendre qu'ils naviguaient sous le signe de la turpitude, cependant qu'à Odessa l'avenue André-Marty s'alignait sur celui de la déviation.

Alors Staline va-t-il expurger une nouvelle fois l'*Histoire du parti communiste russe* ? La cellule « André-Marty » va-t-elle changer de patron comme sans doute le mouilleur de mines va le faire ? Même s'il en est ainsi, quelle certitude a-t-on de ne point tomber d'erreur certaine en hérésie probable ?

Répétons-le, ces désagréments seraient facilement évités si le parti communiste se pliait aux usages des « ennemis de classe ». En admettant qu'il veuille y déroger, rien ne l'empêcherait d'honorer ses pontifes provisoires en coiffant de leur nom les pics de l'Oural ou du Caucase. Cette faveur a été accordée à M. Jacques Duclos, et nul ne s'en offusque, car, après tout, une montagne c'est plus discret qu'on ne pense. Mais des bateaux de guerre ou des avenues, franchement, non... Il y a trop d'inscriptions glorieuses qui du jour au lendemain se tranforment en graffiti indésirables. Quantité de citadins le savent qui ont dû adapter à plusieurs reprises leur carte de visite aux servitudes changeantes de la politique intérieure ou des amitiés internationales.

LES MAINS QUI FIRENT LES CATHÉDRALES

PAR DANIEL-ROPS

Qui donc, devant une grande cathédrale médiévale, un de ces insurpassables chefs-d'œuvre que sont les nefs de Paris ou de Chartres, de Reims ou d'Amiens, ne s'est demandé quels étaient les hommes dont le génie créateur s'est exprimé en ces prodigieuses réussites ? On sait assez le courant de foi qui alimenta les chantiers, les quêtes fructueuses faites dans toute la chrétienté, les corvées volontaires de tout un peuple pour transporter les pierres et dresser les murs. Mais de ceux qui, pratiquement, assurèrent l'exécution de l'œuvre, que sait-on ? On imagine volontiers ces bâtisseurs de cathédrales comme des sortes d'inspirés, improvisant sous la pression du génie. Rien de plus faux. Ames ferventes, oui, mais intelligences lucides, concrètes, hommes profondément liés à un métier ; c'est parce qu'ils étaient tout cela à la fois qu'ils ont bâti ces œuvres impérissables.

Qui étaient-ils donc, les hommes dont les mains firent ces merveilles ? On ne les désignait pas encore du mot savant d'architecte ; on disait « maître de l'œuvre », ou « maître des maçons », ou encore, plus simplement, « maître maçon », et, quand les professions s'organisèrent, ce fut à la jurande des « mortelliers et tailleurs de pierre » qu'ils furent inscrits, tant, à cette époque, la différence entre artisan et artiste était inexistante, tant le respect du travail manuel allait de pair avec la plus haute inspiration artistique. Car il va de soi que, au sens actuel du mot, ce n'étaient pas des ouvriers, encore moins des manants ; quelques-uns possédaient une culture assez étendue, avaient pratiqué le latin.

Ces maîtres d'œuvre et tailleurs de pierre — les deux métiers étaient souvent associés dans le même homme, l'architecte devenant sculpteur l'hiver, durant les longues heures de nuit — ces bâtisseurs des cathédrales ne sont pas pour nous des inconnus. Beaucoup, mais pas tous malheureusement, ont laissé leur nom inscrit dans quelque partie de l'édifice, à moins qu'en les enterrant dans leur église même leurs enfants n'aient immortalisé leur mémoire. Nous venons d'évoquer Pierre de Montereau, auteur du nouveau Saint-Denis et de la chapelle de Saint-Germain-en-Laye ; son fils Eudes lui succéda, dont on vit longtemps, aux Cordeliers, l'effigie funéraire, allongée entre celles des deux épouses qu'il eut durant sa vie. Une autre magnifique dalle nous présente de même l'auteur de Saint-Nicaise de Reims, Hugues Libergier, si fier et si élégant avec son chaperon et sa cape aux plis parfaits. Dans maintes cathédrales, à la croisée des nefs, se voyait un singulier dallage, incrusté de marbre noir ou de plomb, qui dessinait une sorte de jeu de l'oie compliqué ; on l'appelait le labyrinthe, et il avait un sens ésotérique que d'ailleurs nous perçons mal : on gagnait des indulgences en le suivant à genoux. C'était comme la signature des artistes ; ainsi, à Reims, le labyrinthe porte le nom des quatre premiers architectes : Jean d'Orbais, Jean le Loup, Gaucher de Reims et Bernard de Soissons ; de la même façon à Amiens nous ont été transmis les noms de Robert de Luzarches, de Thomas et Renaud de Cormont. D'autres fois ce sont des textes contemporains qui nous évoquent ces mémoires ainsi nous voyons Guillaume de Sens arriver au chantier de Cantorbery et se mettre joyeusement au travail, maître Jean Mignot, Parisien, appelé en consultation par les Milanais pour leur fameuse cathédrale ; on nous décrit l'existence aventureuse de Jean Langlois, bâtisseur du chœur de Saint-Urbain à Troyes, artiste exquis mais tête folle, qui, après diverses constructions en France, se croisa et finit à Chypre, où il éleva la cathédrale de Famagouste.

De tous ces artistes, l'un est connu mieux que les autres, car, par une fortune inouïe, on a retrouvé son cahier de notes personnel, l'album sur lequel il inscrivait ses observations, ses idées, en les illustrant de croquis ; au total, dans l'état actuel, trente-trois très vieux feuillets de parchemin que conserve la Bibliothèque Nationale. Il se nommait *Villard de Honnecourt,* était Picard du Cambrésis, vivait au milieu du XIIIe siècle et appartenait sans nul doute à l'aristocratie de son métier. On lui attribue une partie au moins de la cathédrale de Cambrai, l'abbaye de Vauxcelles et, en Hongrie, où il fut mandé entre 1241 et 1247, la Sainte-Elisabeth de Cassovie. Quel homme attachant que ce Honnecourt ! Tout l'intéressait et le passionnait, tout ce qu'il voyait servait à son miel. Ses réflexions et ses croquis se complétaient les uns les autres, brossant une vaste frise familière de ce qui, en son temps, pouvait frapper un esprit tel que le sien. Voici une fenêtre de Reims qu'il a dessinée « parce qu'il la préférait » ; voici la tour de Laon, qui tant l'étonna ; voici des bêtes croquées en quatre traits, un lion « contrefait al vif », et des objets de toutes sortes, et surtout des personnages : jongleurs ou soldats, clercs ou musiciens, dans toutes les attitudes exactement observées. Et quels grands monuments de son époque n'a-t-il pas étudiés ? Reims, Laon, Cambrai, Saint-Quentin, Chartres, Meaux, des cathédrales, des abbatiales. Avec quel goût il en parle, avec quelle science du métier ! S'il fallait des arguments pour démontrer — ce qui crève les yeux — que la cathédrale n'est pas œuvre d'ignorants, l'album de Villard de Honnecourt y suffirait.

Car, il va de soi, il serait puéril d'admettre que des bâtiments d'une telle perfection eussent été réalisés empiriquement, comme par hasard. Suger, abbé de Saint-Denis, déjà faisait appel aux sciences exactes pour calculer les tracés des voûtes, et l'on a retrouvé sur les murs des cathédrales de Clermont, de Limoges, de Narbonne, de Reims, de Strasbourg et autres des épures qui montrent que les mathématiques, la géométrie dans l'espace, la trigonométrie étaient connues ; avant de s'élever en pierre, les cathédrales, dans la « chambre des traits » du maître d'œuvre, ont été dessinées au tire-ligne, avec l'équerre et le compas. Ce travail préparatoire n'existait pas moins dans la sculpture : les croquis de l'album de Villard en font foi.

Ces connaissances, comment les maîtres d'œuvres et les tailleurs de pierre les acquéraient-ils ? Elles n'étaient pas enseignées dans les universités et il n'y a trace de l'existence de quelque « école des beaux-arts ». Pourtant il n'est pas possible que des hommes ayant atteint à un si haut degré de compétence n'aient pas voulu former des disciples. On s'est demandé si l'album de Villard de Honnecourt n'aurait pas été une sorte de manuel destiné à être reproduit en de nombreuses copies pour la formation des jeunes. On observe aussi qu'il y a eu des familles de maîtres d'œuvre, tels ces Montereau, que nous avons cités, tels ces Chelles, ces Chaumes, ces Valrinfoy ou, à Amiens, ces Cormont, oncle et neveu, qu'on trouve associés dans plusieurs édifices et qui, certainement, ont pu appartenir à des générations différentes. La véritable formation devait se faire près d'un maître, qui, au début, faisait porter aux jeunes la selle à mortier, puis les initiait à la taille et à l'appareillage des pierres, puis aux difficiles calculs des voûtes et à l'art de tailler la pierre. De grands voyages, de véritables tours d'Europe devaient achever de former les futurs maîtres.

Hommes de métier, tels étaient donc surtout les bâtisseurs des cathédrales, mais aussi, en même temps, des hommes de foi. Oh ! pas des saints, bien sûr, et il n'est pas sûr que tous aient mené une vie très édifiante. Mais, comme tous les hommes de leur époque, ils croyaient ; ils s'en allaient, de chantier en chantier, travailler « pour Dieu et sainte Eglise », avec la simplicité de cœur de qui se sait dans la voie droite. En aimant leur métier ils avaient le sentiment de bien servir le Maître et de préparer leur ciel : au reste, Dieu lui-même n'était-il pas le grand architecte ? A la page de titre de *la Bible moralisée* de Vienne, ne le représente-t-on pas un compas à la main, mesurant l'univers ? Leur foi faisait corps avec leur art, avec leur métier, avec leur tâche quotidienne : on était, en ce temps, aussi loin que possible de ces artistes qui « font de l'art sacré en proclamant n'avoir pas la foi... »

Telle est la leçon des hommes qui firent les cathédrales. Techniciens éminents en même temps que croyants, si, bien évidemment, ils ne pensèrent point que la foi suffît à tout et les dispensât de science, il ne leur fût pas venu à l'idée qu'on pût être technicien au service de Dieu sans croire, de toute son âme, à l'œuvre de glorification à laquelle on travaillait. Entre une foi qui, faute de connaissances et d'élan esthétique, eût abouti au médiocre et une technique qui, faute de foi, eût mené au gratuit, à l'exercice d'école, à « l'art pour l'art », ils n'ont pas eu à choisir, car en eux la synthèse se faisait dans le secret même de l'intelligence et de la conscience. Et cette leçon, semble-t-il, pourrait être versée assez utilement au débat actuel ouvert autour de l'Art Sacré...

SI DEMAIN...

DANS LE CIEL DE PARIS...

(UNE GRANDE ENQUÊTE DE CLAUDE YELNICK)

... APPARAISSAIENT DES « SOUCOUPES VOLANTES »...

... FRANCE-ILLUSTRATION s'en voudrait de n'avoir pas montré une totale objectivité en faisant le point sur une question qui intrigue le monde entier.

« PLUS ON S'ÉLÈVE DANS LA HIÉRARCHIE DE L'« U. S. AIR » FORCE », PLUS ON PREND LES SOUCOUPES AU SÉRIEUX. »

Un officier de renseignements, cité par **LIFE.**

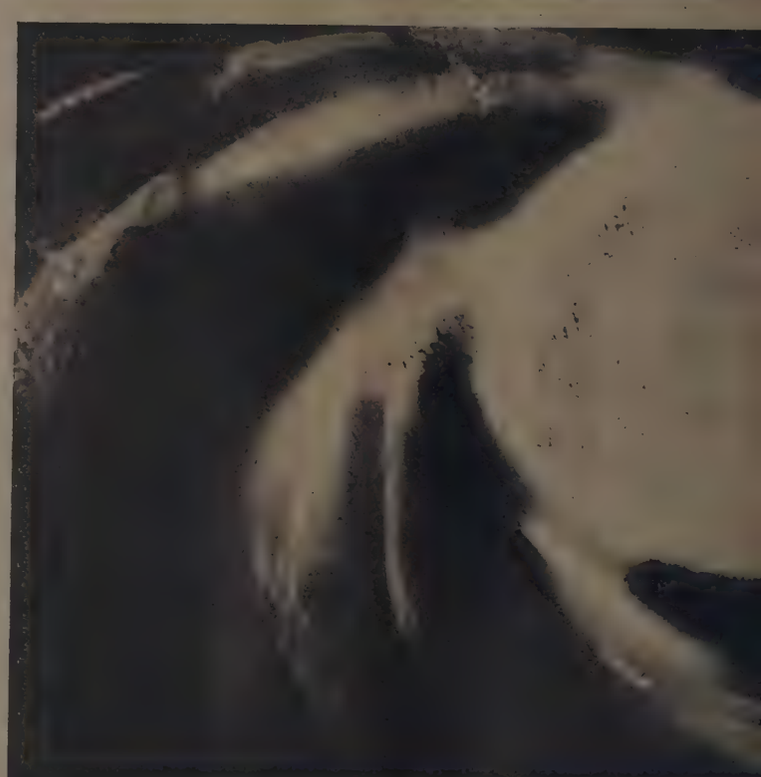
DEPUIS LE 24 JUIN 1947 les soucoupes volantes existent. Non pas, peut-être, en tant qu'engins volants, mais en tant que phénomène social. Car la première question qui se pose, logiquement, n'est pas de savoir si tel ou tel témoin a pris pour des soucoupes, par exemple, des ballons-sondes météorologiques, mais de savoir pourquoi les soucoupes volantes ne sont pas une variété de serpent de mer.

Mythe familier, le serpent de mer voyait jadis le jour, en général pendant les mois d'été, au moment où, dans les rédactions en veilleuse des journaux, on est souvent tenté de mettre l'accent sur des informations pittoresques, auxquelles le public n'attache, du reste, que l'importance qu'elles méritent.

Les soucoupes volantes posent au contraire — et depuis cinq ans — une question pour le moins irritante : si elles n'existent pas, par quelle filière ont-elles fini par occuper tant de place dans l'esprit de ceux-là mêmes qui s'en défendent le plus ?

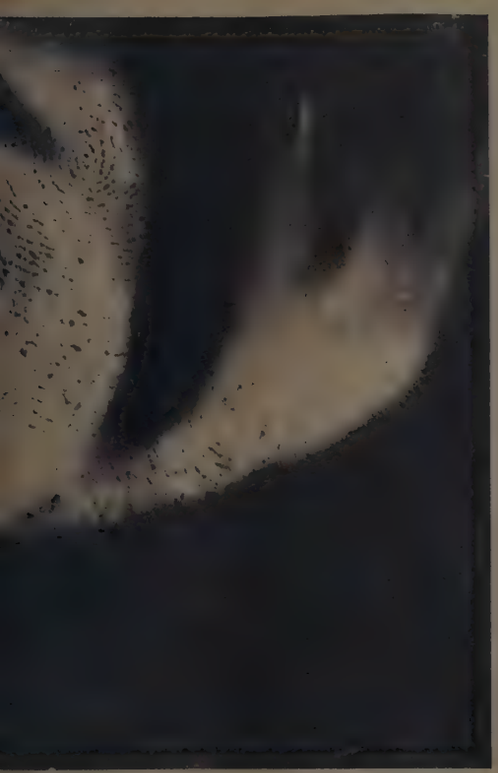
LES NEUF DISQUES DE KENNETH ARNOLD

Au début de l'été de 1947 on apprend que le 24 juin, en fin de journée, un industriel nommé Kenneth Arnold, domicilié à Boise (Idaho), a aperçu au-dessus du mont Rainer neuf engins d'aspect lenticulaire évoluant en formation à une vitesse incroyable. Kenneth Arnold, qui pilotait son avion personnel, atterrit peu après et raconte son aventure : il ne doute guère d'avoir croisé en vol les premiers visiteurs venus d'une autre planète...



CEUX-LA ONT VU ET ONT PRIS LE SOIN ET LE TEMPS DE PHOTOGRAPHIER

La première des photos ci-dessus a été prise le 16 juillet 1952 à Salem (Massachusetts) par un marin et publiée par le Service des garde-côtes des U. S. A. La deuxième a été prise aux Baléares en avril 1950 par un opérateur d'actualités cinématographiques. Le troisième cliché a été publié au mois de mars 1950 par un magazine de Dublin.



DES TÉMOINS ET DES TÉMOIGNAGES

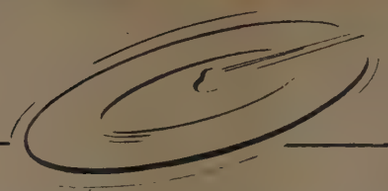
QUELQUES OBSERVATIONS TROUBLANTES

DATE	LIEU	TÉMOINS	OBSERVATIONS
24-6-47	Au-dessus du mont Rainer (Californie).	Kenneth ARNOLD, pilote privé de Boise (Idaho).	Neuf soucoupes en vol de groupe à environ 40 kilomètres de distance et 1.900 km.-h. Témoignage publié dans le journal local, origine du phénomène « soucoupes volantes ».
7-1-48	Base aérienne militaire de Godman, Fort-Knox (Kentucky).	Capitaine Thomas MANTELL, pilote d'un F 51.	« Un cornet de crème glacée, couronné de rouge », que Mantell poursuit jusqu'à plus de 6.000 mètres d'altitude, avant de s'écraser au sol après l'avoir décrit à la radio. L'un des seuls cas auxquels pourrait s'appliquer l'explication des ballons-sondes que la Marine avait négligé de signaler à l'aviation.
24-7-48	Montgomery (Alabama).	Capitaine Clarence CHILES, lieutenant John B. WHITTED, des « Eastern Air Lines », au cours d'un courrier Houston (Texas) - Atlanta (Georgie). Un passager.	Un « cigare » sans ailes, de 30 mètres de long, brillant d'une lueur fluorescente et comprenant deux rangées de hublots. L'engin, qui laisse une traînée du type « moteur à réaction », fait une ressource brutale à proximité du DC 3, à 1.300 km.-h. environ.
1-10-48	Aérodrome de Fargo (Dakota du Nord).	Lieutenant George F. GORMAN, de la garde nationale aérienne, pilotant un F 51. de garde au mirador, a suivi l'incident au théodolite.	Une boule lumineuse de quelques décimètres de diamètre et qui semblait un appât manié de loin par un pêcheur invisible qui aurait joué à défier le pilote.. pendant vingt-sept minutes par des virages, des ressources à grande vitesse impossibles à suivre en avion.
Été 1948	Las Cruches (Nouveau-Mexique).	Clyde W.TOMBAUGH, l'astronome qui a découvert la planète Pluton.	Un engin émettant une lueur bleu vert, qui traverse rapidement le ciel de bout en bout, à faible altitude et à grande vitesse. Les témoins distinguent des hublots qui apparentent l'engin à celui signalé par Chiles et Whitted.
24-4-49	Près d'Arrey (Nouveau-Mexique).	J. Gordon VAETH, ingénieur aéronautique de l'Office de recherches navales. Charles B. MOORE Jr, spécialiste des rayons cosmiques. Trois coéquipiers.	Au cours du lancement d'un ballon-sonde de l'opération « Skyhook » (sous le contrôle de l'Office de recherches navales) les opérateurs aperçoivent un objet blanchâtre, probablement ellipsoïde, qu'ils suivent au théodolite dans ses évolutions brutales pendant une minute.

D'AUTRES ENCORE...

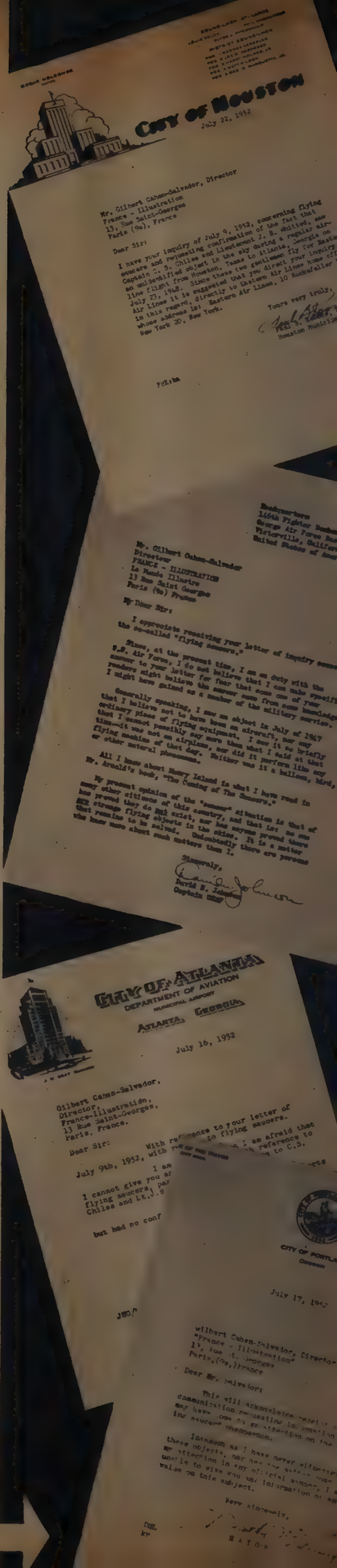
QUELQUES OBSERVATIONS TROUBLANTES

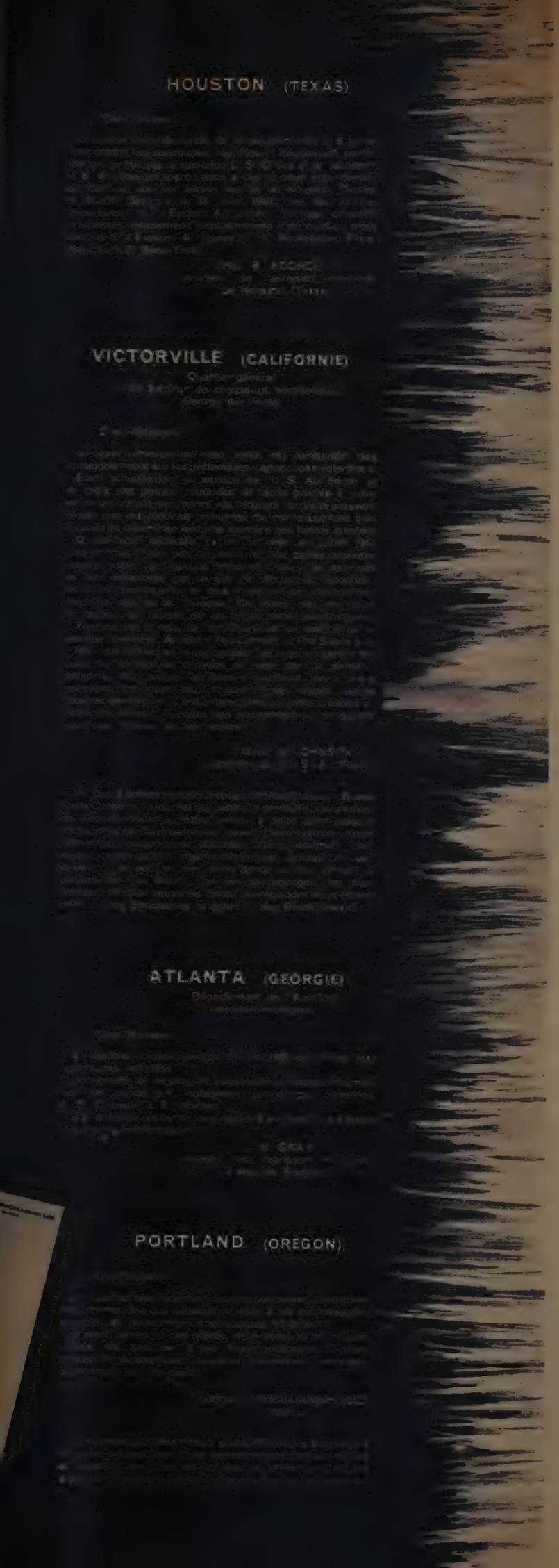
DES TÉMOINS ET DES TÉMOIGNAGES



DATE	LIEU	TÉMOINS	OBSERVATIONS
20-1-51	Sioux City.	Capitaine Lawrence W. WINTHER et lieutenant James F. BACHMEIER, des « Mid-continent Airlines ». Un passager employé civil de l'aérodrome.	Une « lumière » suspecte, que les témoins suivent, sur ordre, à bord de leur DC 3. Ils aperçoivent un « cigare » aux ailes avancées, sans moteurs apparents, sans traînée de réaction, qui plonge soudain sur eux, passe en silence à grande vitesse à une soixantaine de mètres et, changeant de cap en une fraction de seconde, les suit pendant quelques secondes à peu de distance avant de disparaître. Absence de traînées et ailes mises à part, l'engin rappelle celui observé par Chiles et Whitted.
25-8-51	Lubbock (Texas).	Docteur W. I. ROBINSON Docteur A. G. OBERG Docteur W. L. DUCKER	Par nuit claire, une trentaine de lumières traversent en silence le ciel, de bout en bout, en quelques secondes. Le phénomène se répète peu après, puis il est observé à plusieurs reprises par divers témoins des environs avant d'être photographié, le 30 août, par le jeune Carl Kart Jr. Aucun avion en vol à l'heure de la première observation. Clichés sans truquage apparent, selon les experts de l'« U. S. Air Force».
2-11-51	Les États du sud-ouest des États-Unis.	165 personnes et des centaines d'autres depuis 1948, parmi lesquelles le chef du service de renseignements de l'« U. S. Air Force » d'Albuquerque, le colonel Joseph D. CALDARA, de l'« U. S. Air Force », etc.	Quantité de boules de feu vertes, d'une taille apparente supérieure à celle de la lune et très brillantes, qui traversent le ciel et dont l'une au moins a explosé très brillamment... en silence. Le docteur Lincoln La Paz, l'un des témoins, astronome et directeur de l'Institut d'étude des météores du Nouveau-Mexique, affirme qu'il ne s'agit pas de météores : la couleur verte, la trajectoire parallèle au sol, l'absence de traces matérielles le démontrent selon lui.
29-1-52 29-1-52	Wonsan (Corée). Sunchon (Corée).	L'équipage d'un B 29 en vol de nuit à plus de 6.000 mètres d'altitude. L'équipage d'un autre B 29.	Un objet brillant, orangé, d'environ 1 mètre de diamètre, qui suit le B 29 pendant cinq minutes avant d'obliquer brutalement pour disparaître. L'objet semble présenter des « pulsations » rythmiques. La distance entre Wonsan et Sunchon est de 130 kilomètres. Les experts de l'« Air Force» croient voir une certaine analogie entre ces objets et ceux qui ont suivi des appareils alliés au-dessus du Japon et de l'Allemagne en 1944-1945.
18-2-52	Albuquerque (Nouveau-Mexique) au-dessus de Tijeras Canyon.	C. E. REDMAN, photographe, au volant de sa voiture. W. S. MORRIS, sergent en retraite de l'« U. S. Air Force ».	Deux lumières du type « soucoupe », qui semblent suspendues, l'une sur la tranche, l'autre à plat, et qui disparaissent soudain en plongeant sous l'horizon, au bout de douze minutes. Les deux témoins, qui ne se connaissent pas, ont signalé les soucoupes de deux points différents de la ville.

NOUS AVONS DÉCIDÉ D'ENQUÊTER NOUS-MÊMES...





Tel est le point de départ du phénomène. Presque aussitôt le terme « soucoupes volantes » (*Flying Saucers*) est adopté comme le plus approprié à la description du phénomène.

Quel crédit doit-on faire au témoignage de Kenneth Arnold ? Le premier témoin a été présenté à maintes reprises comme un homme honorablement connu, fabriquant du matériel d'incendie pour les pompiers du Nord-Ouest des Etats-Unis. Trois hypothèses peuvent être envisagées, et qui s'excluent mutuellement :

Arnold a fait erreur de bonne foi, et il convient de se demander quelles « vessies » il a pris pour des soucoupes ;

Il a menti délibérément, par désir de faire parler de lui, ou peut-être en application d'une consigne reçue d'un organisme, officiel ou non, qui juge utile de lancer le plus gigantesque « canard » de l'histoire ;

Kenneth Arnold, point de départ du mythe, est lui-même un mythe, c'est-à-dire que les organismes inconnus dont nous venons d'envisager l'existence ont construit de toutes pièces à la fois la fable des soucoupes et un témoin imaginaire.

La fragilité du témoignage humain a été rappelée à loisir par nombre de bons esprits depuis lors non seulement en ce qui concerne Arnold, mais tous les témoins subséquents.

QUELQUES ÉCHANTILLONS DE « FAUSSES » SOUCOUPES

DIVERSES hypothèses ont été émises pour fournir du phénomène des explications « terre à terre ». Elles présentent le caractère commun de s'appliquer seulement, même de façon hypothétique, à une partie des observations considérées comme sérieuses après passage au crible des témoignages par des experts compétents.

1° *Les météores...* — Il est probable que des observateurs profanes ont pris pour des soucoupes ce qu'en temps ordinaire ils auraient appelé étoiles filantes. Mais les météores n'expliquent pas les observations faites en plein jour, et ils n'ont pas, que l'on sache, une forme nécessairement lenticulaire. Enfin, ils n'apparaissent jamais par temps couvert ;

2° *Vénus...* — Cette planète brillante peut apparaître en plein jour, et ses phases (comparables à celles de la Lune) lui donner une apparence lenticulaire en forme de soucoupe. Les nuages, poussés par le vent, fourniraient alors l'illusion du mouvement. Mais on a signalé des soucoupes par temps absolument clair, et l'on en a signalé aussi (notamment Kenneth Arnold) en vol de groupe. Et il semble peu probable que des témoins spécialisés tels que des astronomes se soient laissé abuser par des phénomènes aussi familiers que les phases de Vénus ou le passage de météores ;

3° *Les mirages...* — Le docteur Menzel, professeur d'astrophysique à l'Université Harvard, tente d'expliquer le phénomène par les mirages classiques que provoquent dans notre atmosphère les variations de température (donc d'indice de réfraction) en fonction de l'altitude. Il est possible d'imiter cet effet d'optique au laboratoire dans un aquarium empli des liquides convenables, et le docteur Menzel en donne une recette (à base de benzine et d'acétone) dans la revue américaine *Look* du 17 juin 1952. « C'est, dit-il, une attitude non civilisée que de croire aux soucoupes volantes. » Selon lui, les rayons émis par des phares d'automobile seraient à l'origine du mythe. Or on n'allume pas les phares en plein jour ;

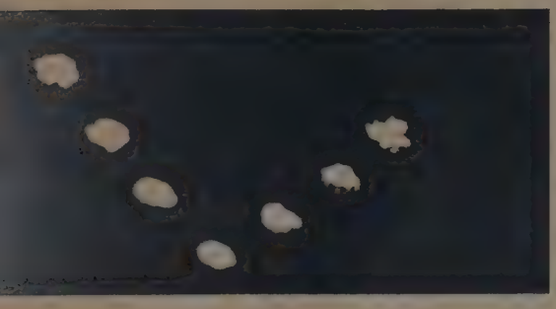
4° *... et quelques autres.* — Notre confrère André Labarthe (*Constellation*, août 1952 : *J'ai vu des soucoupes volantes*) raconte comment il faillit être dupé lui-même par... les boules qu'Electricité de France suspend à ses lignes de force au voisinage des aérodromes. Et il est vrai que, dans le climat propice aux illusions où se situe notre problème, tout peut passer aux yeux de la foi pour des soucoupes volantes : le reflet d'une fenêtre brusquement ouverte, un ballon d'enfant ballotté par un vent capricieux, voire ces aberrations internes de notre œil que nous suivions, enfants, sur le ciel bleu ;

5° *Les « crêpes volantes » XF5J.* — La revue américaine *U. S. News and World Report* publia en 1951 un article qui fut largement repris par la presse française du 5 avril. Selon cette information, les prétendues soucoupes volantes ne seraient que le prototype d'un avion construit pour la première fois par les chantiers Chance-Vought, sur les plans de l'ingénieur américain Charles Zimmermann, en 1942. Les caractéristiques de cet appareil sembleraient expliquer quelques-unes des observations faites par les témoins du phénomène « soucoupe ». Mais non pas le silence surprenant qui accompagne classiquement les évolutions des engins mystérieux qui nous occupent, ni la brutalité de ces évolutions au mépris des lois de l'inertie, ni l'aspect d'autres engins qu'on signale parfois et qui ne sont pas de forme lenticulaire. Pour ne rien dire de leur vitesse et de l'altitude, considérable, à laquelle ils apparaissent, mais qui pourraient être dues à des erreurs d'estimation.

Surtout, on doit observer qu'au rythme du progrès aéronautique un prototype de 1942 aurait bien des chances d'être aujourd'hui soit périmé, soit construit en série. Dans le cas de cette « crêpe volante », comme l'appelle *U. S. News*, de cet *XF5J* (pour lui donner son matricule), c'est la durée du secret qui étonne ;

6° *Les ballons-sondes.* — Mais l'explication la moins aventurée du phénomène fut longtemps celle fournie par le magazine *Look* au début de 1951.

Nos confrères publièrent un article retentissant sur l'opération *Skyhook* (traduction littérale : « crochet céleste ») entreprise par l'Office de recherches navales — organisme officiel s'il en est — dès l'été de 1947. « Il s'agissait, disait le docteur Liddel, chargé de ces recherches, de ballons de 30 mètres de diamètre environ, pouvant s'élever jusqu'à 30 kilomètres et se déplacer, les vents aidant, à des vitesses de 300 km.-h. »



COMMENT ON RÉALISE D'AUTHENTIQUES CLICHÉS DE FAUSSES SOUCOUPES VOLANTES

LA floraison de clichés publiés dans le monde entier représentant des « soucoupes volantes » nous incita, bien entendu, à expérimenter la possibilité de truquer de tels documents. Non sans difficultés, le photographe Eric Citis est parvenu à obtenir des résultats aussi convaincants que les autres, donnés pour authentiques. Il suffit de mouler une soucoupe en plâtre, de la photographier sur un fond noir et de la reporter sur un paysage convenablement choisi. Le reste est un problème de laboratoire qu'un technicien averti peut résoudre. Pour les clichés « de nuit », un aquarium empli de liquides convenables fournit les taches lumineuses irisées nécessaires. Combien de prétendus « documents » produits depuis 1947 s'expliquent-ils ainsi ?

DE NOMBREUX CONFRÈRES ONT ÉCRIT...

La revue spécialisée *Aviation Week*, dans son numéro du 19 février 1951, commenta cette information en termes extrêmement sévères, allant jusqu'à accuser la Marine d'avoir si bien gardé le secret de l'opération *Skyhook* qu'elle avait coûté la vie à un pilote militaire, le capitaine Mantell, qui trouva en effet la mort en poursuivant *sur ordre* une soucoupe volante.

« Ce que *Look* révèle, écrivit Robert H. Wood dans *Aviation Week*, ouvre de tragiques horizons sur le manque de sens du devoir envers la communauté des organismes gouvernementaux, qui manifestent de plus en plus une tendance à maintenir un secret injustifié. Depuis plus de trois ans les porte-parole du gouvernement, jusqu'aux plus haut placés, tels que le président Truman et l'ancien secrétaire à l'Air, ont répondu aux témoins, non sans impatience et comme on s'adresse à des enfants, qu'ils avaient vu des mirages, des objets ordinaires mal interprétés ou rien du tout. Et pourtant il apparaît maintenant que, tandis que le gouvernement s'adressait de la sorte aux témoins, l'Office de recherches navales s'affairait à passer en revue deux mille rapports sur les disques volants pour en tirer une base de rapports solides provenant de pilotes d'avion, d'observateurs scientifiques et de profanes dignes de foi. « Après » une étude approfondie, nous constatons qu'il n'existe pas un seul rapport d'observation digne de foi qu'on » ne puisse attribuer aux ballons cosmiques », déclare le docteur Urner Liddel. Nous espérons que l'Office de recherches navales pourra se tirer du scandale avec un motif raisonnable pour avoir tenu cette explication secrète si longtemps. »

L'amiral Solberg, chef du service ainsi pris à partie, engagea avec *Aviation Week* une âpre polémique, tandis que triomphaient les sceptiques :

« Cruel docteur Liddel ! s'écriait, par exemple, notre confrère Georges Ravon dans *le Figaro* : le

CEUX-CI ONT CHERCHÉ... ET PEUT-ÊTRE TROUVÉ

ADMETTONS, pour le moment, que des soucoupes sillonnent bien notre atmosphère ; qui les fabrique ?

A cette question comme aux autres la presse mondiale a fourni depuis cinq ans un bon nombre de réponses plus ou moins satisfaisantes.

La liste complète des candidats au titre de « Père des soucoupes » serait difficile à dresser, tant ils sont nombreux. Bornons-nous à passer brièvement en revue les plus notables d'entre eux, négligeant de façon peut-être arbitraire un certain Charles Edmund Johnson, de Hobart (Tasmanie), et quantité de Français, de Japonais, d'Américains...

Le premier est un ingénieur italien nommé Francesco de Beaumont, qui a déposé en France un brevet de soucoupe volante enregistré sous le numéro 588.910. M. de Beaumont aurait fabriqué dès 1937 un modèle réduit valable... qui lui aurait été volé le 13 septembre 1937, avec la valise dans laquelle il était transporté en pièces détachées, dans le rapide Rome-Milan. A l'appui de ses dires il produit le témoignage légalisé de son compagnon de voyage d'alors, qui confirme les faits. Or ce témoignage date du 7 janvier 1946, soit un an et demi avant la publication de l'épisode Kenneth Arnold.

Un cousin de Jean Mermoz, interviewé par « Paris-Presse » le 13 septembre 1949, évoque un brevet déposé en 1933 par Mermoz. Il s'agirait d'un « avion à ombrelle » dont les caractéristiques rappellent, semble-t-il, le prototype américain « crêpe volante », dont nous faisons état d'autre part. Rappelons que les engins de cette sorte diffèrent des soucoupes telles qu'on les a décrites depuis 1947 en ce que leur voilure, si elle est bien lenticulaire, ne tourne pas sur elle-même.

M. Lew Kossura, ingénieur I. E. N., a publié dans « Paris-Presse » du 12 juillet 1950 des déclarations intéressantes sur un appareil qu'il avait conçu dès avant la dernière guerre et qui devait fonctionner électriquement, transportant 500 à 600 passagers, pour un poids total de 500 tonnes. Le diamètre de la cellule était de 35 mètres, celui du disque, de 75 mètres. Ce projet, quoi qu'il en soit, n'a jamais été suivi d'exécution, mais tel n'est pas le cas du prototype dont parle l'ingénieur allemand Richard Miethe.

Ancien colonel du génie de l'armée allemande, Miethe fit parler de lui en juin 1952 lorsque, réfugié en Israël, il affirma avoir travaillé, à la tête d'une équipe de techniciens allemands, aux recherches portant sur les armes secrètes nazies.

Selon lui, les soucoupes volantes ne seraient autres que des engins nommés V 7, dont les plans auraient été confisqués par les Russes après la capitulation du Reich.

« Pour utiliser un langage à la portée de tous, a déclaré Miethe, cet appareil présente très exactement la forme d'un disque olympique, c'est-à-dire un immense palet de forme circulaire, dont le diamètre est d'environ 42 mètres. »

L'engin, dont la mise au point aurait coûté la vie à dix-huit pilotes d'essai, présenterait les caractéristiques suivantes : propulsion à réaction par douze turbines à l'intérieur d'un anneau métallique tournant autour de la masse centrale. Ni flammes ni fumées visibles, les gaz de combustion étant récupérés par un système spécial mis au point en 1938 par un ingénieur britannique. Le rayon d'action de l'engin, avec une consommation de gaz à base d'hélium comprimé de 22 mètres cubes pour seize heures de vol, serait de plus de 21.000 kilomètres.

On remarquera que les affirmations de Beaumont et de Miethe ne s'excluent pas mutuellement. On peut penser que les Allemands, s'ils cherchaient à fabriquer des engins de ce genre, ont fait l'impossible pour rassembler le maximum d'informations techniques. Quoi qu'il en soit, l'existence du V 7 ne saurait être démontrée par les seules affirmations de Miethe, qui peut avoir les meilleures raisons personnelles de faire des déclarations de ce genre pour « séduire » d'éventuels employeurs...

« CE SONT LÀ JOUETS D'ENFANTS », DISAIT M. THIERS EN PARLANT DES CHEMINS DE FER

docteur Liddel s'est tu pendant quatre ans. Pourquoi rompre aujourd'hui ce silence ? Les soucoupes ne faisaient de mal à personne, et surtout elles satisfaisaient à bon compte un besoin de merveilleux. Qui nous donnera un mythe de remplacement ? »

C'était montrer bien de la hâte à enterrer les soucoupes, qui s'obstinaient du reste à « voler » dans tous les ciels.

L' U. S. AIR FORCE PREND POSITION

Certes, l'afflux massif de témoignages suspects pouvait donner à penser qu'on était en présence d'un phénomène d' « hystérie collective », pour reprendre le terme employé par *Aviation Week* (qui semblait du reste n'accepter cette version qu'avec scepticisme). Mais il restait, au fond de l'éprouvette, un précipité insoluble : quelques observations irréductibles, qui firent bientôt oublier les sereines déclarations du docteur Liddel et de l'amiral Solberg. Pour finir, le magazine *Life* publia, le 7 avril 1952, un article sensationnel intitulé : *Avons-nous des visiteurs venus de l'espace ?*

Depuis quatre ans, écrivait *Life*, l'opinion américaine est intriguée, inquiétée ou agacée par les histoires étranges et persistantes d'objets aériens sillonnant le ciel américain. La semaine dernière l'*U. S. Air Force* a fait connaître à *Life* les faits suivants :

« A la suite de l'afflux de rapports sur les soucoupes volantes, l'Air Force poursuit en permanence des enquêtes et des études sur des objets aériens non identifiés ;

» Une ligne de conduite positive a été adoptée pour tirer au clair le plus tôt possible l'origine des observations qui ont été faites. En vue de cette étude des avions militaires sont sur le pied d'alerte pour tenter des interceptions, et des équipements radar et photographiques seront employés pour tenter d'obtenir des renseignements tangibles ;

» Toutes les unités navigantes de l'Air Force sont d'ores et déjà en alerte pour rapporter en détail toute observation sérieuse d'objets non identifiés. D'autres organismes, tous les observateurs entraînés — savants, pilotes privés et commerciaux, météorologistes — dont le travail est en rapport quelconque avec le ciel et ce qui s'y passe sont instamment priés de signaler immédiatement au Centre de renseignements techniques de l'Air, à *Wright-Patterson Air Force Base*, Dayton, Ohio, tout objet aérien quelconque non identifié qu'ils aperçoivent ;

» De plus, pour la première fois, l'Air Force invite tous les citoyens à transmettre leurs observations à la base aérienne la plus proche. Toutes ces observations seront étudiées par des experts, et celles qui présenteront un intérêt particulier seront examinées à fond. L'identité des auteurs des rapports de ce genre sera gardée secrète : nul ne sera tourné en ridicule pour en avoir envoyé un ;

» Il n'existe jusqu'ici aucune raison de croire qu'aucun des phénomènes aériens décrits sous le nom de soucoupes volantes soit causé par une puissance étrangère ou constitue un danger actuel certain pour les Etats-Unis ou ses citoyens. »

Les autorités américaines n'ont pas démenti *Life*, et l'article qui suivait ces déclarations quasi officielles étudiait à fond, « avec la collaboration des autorités compétentes », dix observations considérées comme sérieuses et qui sembleraient prouver que les soucoupes volantes ne sont pas un mythe (ou, plus exactement, pas « seulement » un mythe). Il est permis, tout de même, de souligner l'étrangeté du procédé adopté par l'U. S. Air Force pour publier son sentiment sur un phénomène auquel elle attribue apparemment une telle importance...

Le magazine *Look* devait publier, d'autre part, en juin 1952, un article dans lequel le général Vandenberg, chef d'état-major de l'Air, annonce que les forces aériennes des Etats-Unis font des recherches sur les soucoupes volantes et qu'une équipe de savants et d'ingénieurs a été formée dans ce but. L'Université de Californie met au point un appareil destiné à photographier les soucoupes pour tenter d'analyser la lumière qu'elles émettent.

Comment ne serait-on pas frappé du rôle capital que joue dans cette affaire, et depuis l'origine, la presse, instrument officieux de contact entre le gouvernement responsable et le peuple souverain des Etats-Unis ?

De toute façon, le sérieux avec lequel l'aviation américaine affirme aborder le problème paraît depuis lors largement démontré.

KENNETH ARNOLD EST-IL UN MYTHE ?

Nous avions envisagé l'hypothèse que Kenneth Arnold fût un personnage imaginaire ou, s'il existait, qu'il fût complice d'une opération « psychologique » à des fins mystérieuses, dont les développements possibles seraient vraiment vertigineux.

Et nous avons écrit à Kenneth Arnold, à Boise, Idaho (U. S. A.) : Arnold n'a pas répondu.

Nous avons écrit à David Johnson, autre témoin capital, qui, lui, nous a conseillé de consulter un ouvrage dont Arnold serait l'auteur : *The Coming of the Saucers*. Nous publions d'autre part la réponse de Johnson. Nulle part dans les répertoires détaillés où sont fichés les ouvrages de quelque importance publiés aux Etats-Unis on ne trouve trace de celui de Kenneth Arnold. Arnold refuse-t-il de répondre (montrant ainsi plus de discrétion que Johnson, pourtant tenu à une grande prudence puisqu'il est militaire) ?

Il reste que l'étude de son cas démontre la difficulté de trouver en cette matière des jalons solides. Si nous mettions en doute la conquête de l'Annapurna, il ne serait pas nécessaire de prendre tant de peine pour s'assurer de l'existence de l'Himalaya, d'Herzog et de Lachenal, du Club alpin français...

Chacun des milliers de témoignages subséquents, si l'on est tant soit peu exigeant, est aussi sujet à caution que le premier. Si l'on admet que le témoignage de K. Arnold est forgé de toutes pièces, il faut admettre que l'article de *Life* l'est aussi — avec l'active « complicité » de l'U. S. Air Force et de son chef, le général Vandenberg. Dans ce cas, tous les témoins cités (ceux du moins qui ne sont pas des « farfelus ») sont complices également. Car on ne peut douter de leur existence à tous : les références d'état civil fournies par *Life* auraient provoqué une vague de protestations. Or *Life* se vend partout, aux Etats-Unis, sur sa réputation de prudence et d'honnêteté. Il faudrait que l'enjeu fût de taille pour que ce magazine acceptât le risque de perdre probablement à la fois son « standing » et une partie de sa clientèle !

LES CLICHÉS SENSATIONNELS D' « O CRUZEIRO »

Pourtant les soucoupes signalées au Brésil nous donneraient peut-être des raisons de penser, malgré notre désir contraire, que la bonne foi de *Life* a pu être surprise.

En mai 1952 deux hebdomadaires français publient, avec les réserves d'usage (mais non sans un certain enthousiasme apparent), des photographies prises par deux journalistes brésiliens d'une soucoupe volante au-dessus d'une petite île, dans la baie de Tijuca. Il s'agit de MM. Ed. Keffel et Joao Martins, du journal *O Cruzeiro*, qui annonce que les clichés, fort clairs, ont été soumis à l'ambassade des Etats-Unis pour expertise.

La « soucoupe » a été saisie d'assez près pour qu'il soit possible d'en distinguer quelques détails, et l'agrandissement ne montre pas trace du truquage classique consistant à coller un cliché de fausse soucoupe sur le paysage choisi. Quelques jours durant le doute peut demeurer dans les esprits, lorsque le correspondant de *France-Illustration* à Rio de Janeiro nous écrit, le 22 juin 1952 :

Nous l'avons échappé belle ! Nos confrères ont payé une somme fabuleuse pour pouvoir reproduire la photographie des soucoupes volantes. Mais... un des plus grands journaux de Rio publie cette semaine un reportage sur l'industrie des soucoupes volantes au Brésil : ce sont des disques de bois fabriqués à Sao Paulo et photographiés par un simple truquage au laboratoire ! On va même en faire une exposition !

De fait, l'article du quotidien brésilien *Ultima Hora* du 12 juin 1952 ne laisse guère de doute sur l'origine du cliché acheté par nos confrères parisiens...

Dans le Rio Grande do Sul on voit quotidiennement des soucoupes volantes. Dans le ciel de Bagé, par exemple, on en voit tous les jours. Deux jeunes gens, Sébastien Braga et Joël Xavier Rios, employés dans l'atelier photographique d'Ulisses Arazabal, décidèrent de les photographier. Avec moins de soin peut-être que les photographes d'*O Cruzeiro*, ils ont réussi dans leur dessein... Une véritable inflation de soucoupes volantes inonda les rédactions des journaux et les laboratoires photographiques. Dans le Rio Grande do Sul, les soucoupes volantes ont remplacé les sauterelles.

Mais le cas de *Life* est différent, bien entendu. D'abord parce que son article s'appuie sur des déclarations de l'U. S. Air Force, ensuite parce qu'il existe parmi ses témoins des personnes qui ont une expérience professionnelle des phénomènes célestes.

De deux choses l'une, par conséquent, depuis que l'U. S. Air Force est intervenue dans le débat : ou bien les soucoupes sont en partie une invention de la propagande américaine, destinée à cacher (pour combien de temps ?) d'inquiétantes réalités ; ou bien le gouvernement américain ignore tout de leur origine, comme il l'affirme. Le fait qu'*O Cruzeiro* ait publié des photographies truquées ne prouve nullement que les vraies soucoupes n'existent pas. On peut photographier une maquette d'avion à réaction et la coller sur un cliché des Champs-Elysées. Pourtant des avions à réaction ont bel et bien survolé les Champs-Elysées à plusieurs reprises.

L'une des hypothèses les plus intéressantes est celle qui ferait des soucoupes volantes un engin secret mis au point par les Allemands pendant la dernière guerre mondiale et dont les Russes se seraient assuré l'exclusivité après la capitulation du Reich.

LA SOUCOUPE « CLASSIQUE » ET LES SOUS-GENRES

Mais ce qu'il serait utile de connaître, c'est la raison pour laquelle les Allemands (et les Russes après eux, dans cette hypothèse) se seraient arrêtés à la forme de la soucoupe. Les problèmes techniques posés par cette seule question sont assez ardus, nous nous en sommes convaincus au cours de cette enquête, pour décourager le profane. En gros, il apparaît que la solution idéale, si l'on recherche la plus grande vitesse, le rayon d'action maximum et la consommation de carburant la plus basse, est plutôt du type fusée. La soucoupe, aboutissement de l'évolution de l'hélicoptère, selon Miethe, serait plutôt la solution du problème de l'observation d'un territoire ennemi ou éventuellement ennemi. M. Ananoff, dont on connaît la réputation de chercheur obstiné dans le domaine de l'astronautique, n'est pas éloigné de croire que, si les soucoupes existent, elles servent en somme de support à des appareils de photographie, de cinéma, voire de télévision, restituant à leurs expéditeurs la topographie des régions survolées. Cette hypothèse (les Russes espionnant les Etats-Unis grâce à des engins confisqués aux Allemands, et sans doute perfectionnés depuis) explique, soulignons-le, que les soucoupes survolent surtout les Etats-Unis. Elle explique même que l'U. S. Air Force affirme ne pas croire à leur

origine soviétique... Mais elle rend difficilement compte des évolutions hallucinantes qu'on prête aux engins en question, évolutions qui défient, rappelons-le, les lois de notre univers physique. Du moins si l'on s'en rapporte aux témoignages d'observateurs qui étaient placés apparemment dans des conditions favorables à une évaluation correcte des distances et des vitesses.

La forme de soucoupe, si elle ne semble pas absolument idéale pour un engin évoluant uniquement dans l'atmosphère, s'expliquerait au contraire beaucoup mieux si l'on admettait que ces engins eussent traversé, avant de nous apparaître, des espaces intersidéraux : elle serait alors un compromis entre la sphère — idéale dans le vide presque total qui règne dans l'espace — et le profil aérodynamique nécessaire à proximité de la terre.

De toute façon, on a trop souvent tendance à oublier que le « phénomène soucoupes » n'est pas limité à l'apparition de disques insolites. Le mythe (qui a, nous l'avons dit, une existence réelle, indépendante de celle des engins mystérieux) est né d'un mot qui a fait fortune.

Mais la race des soucoupes comprend plusieurs genres, et nous n'avons aucune raison, si ce n'est la tendance naturelle de notre esprit à l'unité, d'accorder à priori plus de crédit aux descriptions de disques qu'à celles de phénomènes différents dans leur forme apparente.

Le rapport d'enquête de la première commission américaine officielle, publié le 27 décembre 1949, a écarté tous les témoignages reçus comme fantaisistes, erronés ou explicables par les faits normaux jusqu'alors connus. Tous, sauf trente-quatre, officiellement mis au compte d'aberrations psychologiques. Le rapport en question n'a subi aucun démenti sérieux, si l'on excepte l'hypothèse des ballons-sondes de l'opération *Skyhook*, actuellement dépassée.

De ces trente-quatre témoignages, et de ceux qui peuvent avoir suivi la publication du rapport, il ressort que les soucoupes se divisent en cinq genres :

1° La soucoupe classique ; 2° la fusée cylindrique ; 3° les points lumineux ; 4° les boules de feu ; 5° la petite sphère lumineuse de Fargo.

LE « CIGARE VOLANT » DE CHILES ET WHITTED

La fusée cylindrique est apparue pour la première fois à l'équipage d'un avion des *Eastern Airlines* pendant un courrier régulier d'Houston (Texas) à Atlanta (Georgie), le 24 juillet 1948 à 2 h. 45 du matin. Le capitaine Chiles et le lieutenant Whitted ont été croisés, à proximité de Montgomery (Alabama), par une sorte de cigare sans ailes, d'environ 30 mètres de longueur et d'un diamètre égal à deux fois environ celui d'un B 29. L'engin, qui brillait d'une lueur bleue, comprenait une double rangée de hublots et laissait derrière lui une traînée assez semblable à celle des engins à réaction classiques. A peu de distance de l'avion, le « cigare volant » s'éleva vers le ciel à une vitesse d'environ 1.300 km.-h.

Nous avons tenté de joindre par lettre Chiles et Whitted. En vain. Mais au moins avons-nous reçu deux réponses à notre enquête, des aéroports d'Atlanta et de Houston.

Chiles et Whitted, nous dit le directeur de l'aéroport municipal de Houston, sont employés par les *Eastern Airlines*, et je vous conseille de vous adresser directement au siège de la compagnie.

J'ai entendu parler de ces rapports erronés, répond le directeur de l'aéroport d'Atlanta, mais sans en avoir confirmation.

Il semble que ce dernier conclue hâtivement au caractère erroné de ces rapports. On imagine mal que deux pilotes de ligne aient rêvé, ensemble, qu'ils ont croisé à courte distance un cigare volant. Ni qu'ils aient voulu « faire parler d'eux » : ils avaient tout à perdre, professionnellement parlant, et rien à gagner.

Chiles et Whitted n'ont pas répondu non plus à notre nouvelle lettre, mais nous savons désormais que — pas plus que Johnson — ils ne sont au mythe. Ils sont peut-être complices de l'opération psychologique préméditée dont nous avons envisagé l'hypothèse, mais le directeur de l'aéroport d'Atlanta, lui, ne l'est pas. De plus, pour nous épargner la peine de méditer sur l'adage *Testis unus, testis nullus*, un autre témoignage vient à l'appui du premier, celui de Clyde W. Tombaugh, de Las Cruces (New-Mexico). Tombaugh prenait le frais un soir de l'été 1948 avec sa femme et sa belle-mère. Il était 11 heures lorsqu'ils virent évoluer à faible altitude, du sud au nord, à une vitesse trop élevée pour un avion, trop faible pour un météore, un engin émettant une lueur bleu vert et laissant derrière lui une traînée du type « réaction ». Et l'engin avait une douzaine de hublots...

Hallucination ? Il se trouve que Clyde W. Tombaugh, l'un des témoins, est astronome ; c'est lui qui a découvert la planète Pluton. A moins que lui aussi n'obéisse à de mystérieuses consignes et ne mente, en famille, les soirs d'été...

A ce point de notre enquête, nous avons pensé qu'il était inutile de sonder par lettre chacun des témoins cités : c'eût été perdre beaucoup de temps pour un résultat discutable, car on ne peut raisonnablement attendre d'une tentative de ce genre autre chose que la confirmation pure et simple des observations déjà publiées et de l'existence matérielle des témoins. Il nous parut suffisamment établi que le « mythe », entretenu par contagion, ne pouvait avoir pris naissance spontanément et qu'il devait son existence soit à la réalité des phénomènes rapportés, soit à une opération « psychologique » délibérée qui mettrait en œuvre un personnel fort nombreux.

VINGT-SEPT MINUTES DE POURSUITE... SUR PLACE

Les points lumineux qui sillonnent le ciel nocturne ont été observés pour la première fois à Lubbock (Texas) par le Dr W. I. Robinson, professeur de géologie au Collège technologique du Texas. Etaient témoins également le Dr A. G. Oberg, professeur de chimie industrielle, et le professeur W. L. Ducker, directeur du Département de l'industrie pétrolière. Il était 21 h. 10, le 25 août 1951. Les trois hommes virent soudain une trentaine de lumières sillonner le ciel, d'un horizon à l'autre, en quelques secondes. A la suite de cette observation, d'autres furent faites par les mêmes hommes et par nombre de personnes des environs, pendant plusieurs mois de suite. Et un jeune homme du nom de Carl Hart Jr a photographié le phénomène, clichés qui appellent, bien entendu, les mêmes réserves que tous ceux du même genre, bien que des experts de l'Air Force les aient examinés sans trouver trace de fraude. Quant à expliquer le phénomène par des reflets de phares d'auto, la question ne se pose pas : la nuit n'offrait pas la moindre apparence de nuages pour former écran.

Quant aux boules de feu vertes, signalées entre autres par M. et Mme La Paz, dans le Nouveau-Mexique, on dispose de quantité de témoignages, mais de peu de précisions : « Ce ne sont pas des météores », affirme La Paz, astronome et spécialiste des météores.

On est mieux renseigné, en revanche, sur l'aventure du lieutenant George F. Gorman, pilote de la garde nationale aérienne du Dakota du Nord. Le 1er octobre 1948 il rentrait, au crépuscule, à l'aérodrome de Fargo lorsqu'il aperçut, à environ 1.000 mètres de lui, une lumière brillante sur laquelle il piqua aussitôt. Elle avait environ 1 à 2 décimètres de diamètre et se déplaçait plus vite que l'avion, dont la vitesse maximum est de 800 km.-h. Pendant vingt-sept minutes Gorman joua au chat et à la souris avec la minuscule boule lumineuse, après quoi elle disparut, comme si elle considérait la récréation terminée... De la tour de contrôle on avait suivi, au binoculaire, de bout en bout cet incident, qui n'a jamais été expliqué...

Tels sont les faits...

Le moins qu'on en puisse dire est qu'ils laissent loin en arrière le serpent de mer et le monstre du Loch Ness. Les différents objets signalés, parce qu'ils ont des aspects nettement différents, permettent d'évaluer la part de contagion qui intervient dans la multiplication des observations recueillies. Il n'existe en effet aucune raison de penser, à priori, que le genre « soucoupe » est plus répandu que le genre « cigare », par exemple. Mais la publicité faite au terme soucoupe volante explique évidemment que les profanes « voient » plus souvent des soucoupes. Quoi qu'il en soit, notre propos n'est pas — faute de moyens — de passer au crible tous les témoignages recueillis. Nous laisserons donc de côté les soucoupes françaises, allemandes, hollandaises et autres signalées récemment, ainsi que les « canards » grossiers dont la presse a pu se faire l'écho. Ainsi du réfugié allemand de zone soviétique interviewé par le *Sunday Graphic* de Londres et qui prétendait avoir vu une soucoupe posée dans une clairière. Ainsi du docteur Waldemar Beck, qui, selon la revue allemande *Der Flieger*, tiendrait d'un docteur Norsel, expert norvégien, la nouvelle qu'une soucoupe serait tombée au Spitzberg : le docteur Beck, affirment nos confrères de *France-Soir*, n'est même pas porté dans *Wer ist es*, le Bottin allemand.

LES SAVANTS « POUR » ET LES SAVANTS « CONTRE «

Ce qui demeure, c'est la possibilité que les engins en question existent, malgré l'attitude résolument sceptique des autorités compétentes françaises. M. Moureu, directeur du laboratoire municipal de la préfecture de police de la Seine, a assisté à titre d'expert aux essais de V 2 en Allemagne après la fin de la dernière guerre. Son poste actuel l'amènerait au premier rang si une soucoupe se posait sur les Champs-Elysées. Il dit :

J'y croirai lorsqu'on m'aura expliqué l'absence de traînée de ces engins et la raison pour laquelle ils défient les lois universelles de la physique.

M. Danjon, directeur de l'Observatoire de Paris, mettant les observations recueillies sur le compte des ballons-sondes météorologiques ou (peut-être) d'engins secrets terrestres, nie absolument la possibilité qu'ils proviennent d'autres planètes. Mais il ne fournit (du moins dans l'interview qu'il a accordée au *Parisien libéré* le 22 mai 1952) aucune précision sur les motifs de sa conviction.

A la section des engins spéciaux du ministère de l'Air français on est plus sceptique encore, s'il faut en croire *France-Soir,* qui écrit dans son numéro du 25 juillet 1952 :

Si les experts français se refusent à toute conclusion, ils ramènent le problème des soucoupes volantes au rang d'un mythe en expliquant rationnellement la majorité des manifestations contrôlées.

Pour nous risquer à examiner pourtant l'hypothèse d'une visite d'habitants d'une autre planète il fallait aux profanes que nous sommes l'autorité de techniciens capables d'émettre une opinion valable. Aux affirmations négatives de nos experts s'oppose, entre autres, celle du docteur Walther Riedel, ancien directeur des recherches au centre des fusées allemandes de Peenemünde :

Je suis absolument convaincu que ces engins ont une origine extra-terrestre.

Pourtant lui aussi est orfèvre, les habitants de Londres en ont fait la pénible expérience...

De même le docteur Maurice Diot, l'un des meilleurs techniciens américains de l'aérodynamique.

Evidemment, toujours dans l'hypothèse d'une opération « psychologique », le docteur Riedel aurait les meilleures raisons, étant fixé aux Etats-Unis, de ne pas refuser son aimable concours aux autorités américaines s'il lui était demandé.

Mais si nous voulons passer en revue toutes les hypothèses, nous ne saurions exclure d'avance celle d'une visite interplanétaire, en l'absence de tout élément d'appréciation certain. Si nul ne peut démontrer à M. Danjon, par exemple, que les soucoupes volantes viennent d'une planète lointaine, la seule raison que ces engins bafouent nos connaissances scientifiques ne permet pas de nier cette possibilité. Si nos éventuels visiteurs sont là, c'est qu'ils nous sont supérieurs en la matière : sinon, ils n'y seraient pas...

L'attitude des savants français (et de tous ceux qui hors de nos frontières ont le même point de vue) mérite qu'on l'examine d'un peu près. De tout temps le progrès s'est accompli sous l'impulsion d'esprits révolutionnaires qui passaient, aux yeux de leurs confrères prudents, pour des illuminés. Une hypothèse, pourtant, n'a de chances de se révéler féconde qu'en proportion de son invraisemblance même, de sorte que, jusqu'à la preuve finale, rien ne distingue le rêve d'un mythomane de la vision grandiose d'un authentique prophète. La plupart des savants, occupés à organiser le terrain conquis, n'ont pas l'esprit tourné vers de nouvelles conquêtes. Leur tâche quotidienne les porte donc naturellement au scepticisme lorsqu'on envisage la revision des postulats dont ils ont fait leurs lois. Les exemples abondent de novateurs qui furent d'abord traités de fous : bornons-nous à citer Semmelweiss, qui finit ruiné matériellement et moralement pour avoir voulu combattre la fièvre puerpérale en se lavant tout simplement les mains avant d'accoucher...

Or les théories qui expliquent pour nous l'univers sont nées voilà quelques décennies. Elles découlent principalement de celles d'Einstein, dont les formules de Newton, valables *grosso modo* à notre petite échelle, n'apparaissent plus que comme un cas particulier. Pourtant, avant Einstein, les conclusions de Newton étaient admises comme universelles.

N'est-il pas naturel que des hommes de science qui ont assimilé récemment des théories hier encore révolutionnaires hésitent à s'incliner devant des faits qui, s'ils étaient confirmés demain, impliqueraient un nouveau bond en avant, l'abandon d'un autre gîte d'étape ? Si, sous l'influence de *science-fictions* qu'il a lui-même suscitées, le grand public penche pour une visite interplanétaire dont il n'aperçoit que les conséquences romanesques, les savants penchent en sens contraire parce qu'ils connaissent, eux, les bouleversements à prévoir dans leur univers professionnel. Gageons pourtant que l'homme qui a découvert Pluton n'est plus si certain, lui, du caractère universel de notre principe d'inertie...

ET SI C'ÉTAIENT « LES AUTRES » ?

Le problème des autres planètes habitées est de ceux sur lesquels nous sommes presque entièrement ignorants. Nous savons assez bien quelles conditions physiques règnent sur Mars. Sur Vénus, qui semble entourée d'un matelas permanent de nuages, nous sommes moins renseignés. Sur ce qui existe au delà des limites du système solaire, nous sommes à ce sujet dans l'obscurité complète...

Tout ce qui a été écrit par les astronomes sérieux dans ce domaine part du postulat implicite que la vie, si elle existe, obéit sur Mars ou Vénus aux mêmes lois que sur la Terre. C'est un postulat vraisemblable, non pas une certitude mathématique. On peut, théoriquement du moins, imaginer toute une chimie organique parallèle à la nôtre autour de l'atome (quadrivalent comme l'atome de carbone) de silicium. Ce n'est là qu'un exemple des voies ouvertes à notre imagination. Ce n'est pas, bien entendu, l'hypothèse la plus extravagante : on peut rêver à des êtres de feu vivant dans le soleil, faits de radiations. Mais bornons-nous à constater que, dans l'état actuel de nos faibles connaissances, il est prudent de n'envisager que la visite d'êtres proches parents de nous du point de vue biologique.

Ceux-là ne peuvent pas venir de notre système solaire, car la pesanteur, l'atmosphère, la température (entre autres facteurs) excluent leur existence ailleurs que chez nous. Mais nous ignorons s'ils ne proviennent pas d'un autre système solaire et nous entrons dès lors dans un domaine où l'imagination est livrée à elle-même. Le facteur temps n'est même plus fidèle au poste, la durée d'un voyage de deux années-lumière n'est plus guère mesurable en années terrestres, et il n'est même pas exclu que nos éventuels visiteurs mettent plusieurs générations à nous atteindre, c'est-à-dire qu'ils se reproduisent en chemin et que ceux qui décollèrent de chez eux soient morts depuis longtemps lorsque leurs descendants arrivent chez nous. A moins qu'ils ne recourent à une sorte d' « hibernation provoquée » comme celle dont le docteur Laborit fait usage en chirurgie (1).

On observera simplement que, si les soucoupes volantes ne sont ni mythiques ni terrestres, l'une des innombrables hypothèses imaginables est vraie... à moins que la réalité ne dépasse complètement les ressources de notre imagination la plus débridée.

Sur un point du moins, nous sommes pourtant en terrain solide. Si nous admettons qu'il puisse exister « ailleurs » une planète habitée par des « autres », nous sommes presque obligés d'accepter que les planètes habitées soient innombrables. Sinon, notre Terre est le seul caillou ensemencé dans l'Univers. Ce problème est si bien métaphysique qu'un prêtre catholique éminent a précisé récemment que la pluralité des mondes habités n'est pas contraire au dogme catholique.

Nous sommes dans une situation qui rappelle assez celle d'une tribu primitive sur une île du Pacifique dont le seul horizon est l'océan. Certains sauvages ont vu, très loin, de fugitifs engins blancs circulant à la limite entre le ciel et la mer. Il n'est pas nécessaire alors de se pencher sur les hypothèses qu'émettront nos gens : elles seront toutes dans le cadre de leurs dogmes religieux, et conformes à leur expérience. Nous savons, nous, qu'il s'agissait des voiles de Magellan, et que la Terre est ronde...

Si les engins signalés partout viennent d' « ailleurs », les formes différentes qu'on leur prête pourraient correspondre à divers types de « bâtiments », comme dans nos marines...

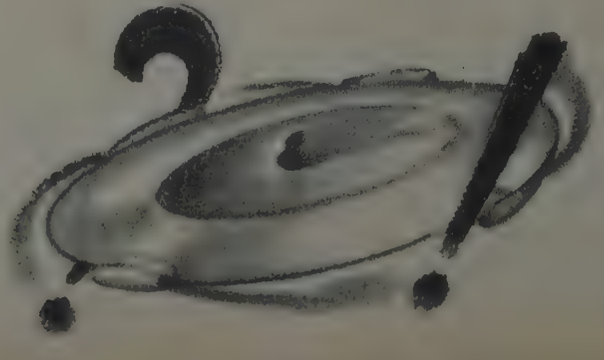
Au terme de notre étude, il reste que les soucoupes volantes marquent surtout une date capitale dans l'histoire des hommes. C'est évident si nous sommes les Papous d'un Magellan stellaire, mais ce n'est pas moins vrai si nous sommes plus simplement de pauvres diables qui tournent leurs yeux inquiets vers le ciel et l'an 2000. La grande peur de l'an mille est un phénomène médiéval, mais ne sommes-nous pas en plein moyen âge par notre mysticisme, notre crédulité, nos tendances à l'inquisition ?

La presse — écrite ou non — n'est pas seulement un instrument d'information, mais aussi (mais surtout ?...) le miroir de l'opinion, à qui elle fournit exactement ce que demande son subconscient.

Si les soucoupes volantes sont une arme de guerre terrestre ou si elles viennent d' « ailleurs », nous n'avons guère lieu de nous réjouir. Mais ce serait peut-être moins fâcheux pour l'avenir de l'homme qu'une épidémie d'hystérie collective inoculée de force à ceux-là mêmes qui étaient le moins disposés à y croire...

La solution (partielle ou totale) de cet irritant problème se trouve-t-elle dans un dossier que le président Truman laisserait à son successeur le soin d'ouvrir tout grand, après les élections américaines ?

(1) Voir *France-Illustration* du 12 avril 1952.



LE CHATEAU DE NOHANT DEVIENT PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT

POUR LA PLUPART DE SES BIOGRAPHES GEORGE SAND EST RESTÉE « LA DAME DE NOHANT »

Le château de Nohant, cette « maison du temps de Louis XIII », où George Sand passa son enfance et où elle mourut en 1876, vient d'être acquis par l'Etat. L'Académie française, qui en avait la nue propriété — l'usufruit en étant laissé à la petite-fille de la romancière, Mme Aurore Lauth-Sand — a renoncé à ses droits en raison des charges d'entretien exigées par le domaine, auxquelles elle ne pouvait plus faire face.

Pour la plupart de ses biographes George Sand est restée « la dame de Nohant ». C'est à Nohant que se sont écoulés son enfance et son âge mûr. C'est le paysage berrichon qui sert de toile de fond aux plus célèbres de ses romans et imprègne toute son œuvre d'un parfum de terroir. « Vous faites *la Comédie humaine*, dit-elle un jour à Balzac ; moi, c'est l'« Eglogue humaine » que j'ai voulu faire. »

« La dame de Nohant » n'en fut pas moins parisienne, et même très parisienne. Elle le fut par sa carrière de journaliste et d'auteur dramatique, par son rôle de militante en 1848, par ses aventures sentimentales.

La suivre pas à pas dans ses dix résidences dans la capitale, c'est évoquer les chapitres les plus colorés de son propre roman : ses liaisons, son activité politique, son intimité avec les hommes de lettres et les artistes.

Elle a vu le jour à Paris, rue Meslay, où une plaque sur l'immeuble du n° 46 signale au passant son lieu de naissance. L'événement donna lieu à un curieux échange de lettres entre sa grand-mère, la veuve Dupin de Francueil, et l'officier d'état civil de l'arrondissement :

J'ai — écrit la vieille dame — *de fortes raisons de craindre que mon fils unique se soit récemment marié à Paris sans mon consentement. Il s'appelle Marie-François-Elisabeth Dupin. Ils habitent tous les deux rue Meslay, n° 15, chez le sieur Maréchal... Depuis qu'il habite cette rue, mon fils a eu une fille, que je crois née en messidor et inscrite sur les registres sous le nom d'Aurore.*

L'autorité municipale avait en ce temps-là de touchantes attentions pour ses administrés. On peut en juger par la réponse du maire :

Madame, la rue Meslay n'est pas dans mon arrondissement ; ce mariage n'existe pas sur les registres de ma mairie. En conséquence, je me suis adressé de confiance aux maires des 6e et 2e arrondissements, guidé par les indications énoncées en votre lettre. J'ai été assez heureux pour réussir au gré de vos désirs. On vient de répondre à la personne que j'ai cru devoir charger de ces informations par les lettres ou notes ci-jointes, que je m'empresse de vous transmettre. Vous y verrez que votre fils a contracté mariage le 16 prairial an XII (5 juin 1804) avec Antoinette-Sophie-Victoire de La Borde en la mairie du 2e arrondissement et que celle-ci est accouchée le 12 messidor suivant (1er juillet) d'une fille, qui a été enregistrée le lendemain dans la mairie du 6e arrondissement sous les prénoms d'Amantine-Aurore-Lucile.

Vos principes et votre manière de vous énoncer, madame, me laissent le regret de n'avoir employé mon ministère qu'en choses où la plus grande irrégularité fut de blesser les sentiments les plus respectables et les plus doux, mais où, au double titre de magistrat et de père de famille que vous invoquez, vous me permettrez d'ajouter que la réflexion et le temps pourront vous rendre un fils digne de sa mère, avec des enfants qui seront encore les vôtres et cicatriseront la blessure faite à votre cœur...

LE COUVENT DE SAINT-AUGUSTIN

Peut-on placer au nombre des résidences parisiennes de la future George Sand le séjour que, pour l'éloigner d'eux, ses parents lui imposèrent comme pensionnaire au couvent des chanoinesses ou « dames anglaises » de Saint-Augustin ?

De ce couvent, qui s'étageait sur les pentes de la Montagne-Sainte-Geneviève, il ne reste rien. Mais, grâce à la jeune Dupin, nous en possédons une image d'une précision romantique :

Les cellules des nonnes étaient d'une propreté charmante et remplies de tous ces brimborions qu'une dévotion mignarde découpe, encadre, enlumine et enrubanne patiemment. Dans tous les coins la vigne et le jasmin cachaient la vétusté des murailles. Les coqs chantaient à minuit comme en pleine campagne. La cloche avait un joli son, argentin comme une voix féminine. Dans tous les passages une niche, gracieusement découpée dans la muraille, s'ouvrait pour montrer une madone grassette et maniérée du XVIIIe siècle. Dans l'ouvroir de belles gravures anglaises représentaient la chevaleresque figure de Charles Ier à tous les âges de sa vie et tous les membres de la royale famille papiste...

Aurore Dupin connut dans ce couvent ce qu'on pourrait appeler la parenthèse mystique de sa vie. Elle avait quinze ans lorsque, la veille de l'Assomption, elle crut découvrir dans un élan de ferveur le signe d'une vocation religieuse. Son confesseur en jugea différemment ; rendue à la tranquillité de l'esprit, elle organisa un théâtre de pensionnaires et joua du Molière.

L'HOTEL DE NARBONNE

Elle retourne à Nohant en 1820, épouse deux ans plus tard M. Dudevant, fils d'un baron de l'Empire, auquel elle donne deux enfants mais dont elle se sépare en 1831 pour aller tenter à Paris sa chance d'écrivain.

N'oublions pas, en passant, de rappeler que George Sand était propriétaire d'un immeuble à Paris. Elle avait hérité en 1821 de sa grand-mère paternelle une maison de rapport qui portait le nom d'hôtel de Narbonne, au 89 de la rue de la Harpe — approximativement à l'emplacement du 31, boulevard Saint-Michel. C'était l'ancien collège de Narbonne, acquis, après sa désaffection, par le fermier général Dupin et sa seconde femme, Louis-Guillaume de Fontaine, pour la somme (alors considérable) de 120.200 livres.

George Sand ne l'habita jamais. Quand elle n'avait point de domicile fixe à Paris, elle descendait à l'hôtel. C'était tantôt l'hôtel Jean-Jacques-Rousseau, ancien hôtel de Saint-Quentin, où Thérèse Levasseur était ravaudeuse quand Rousseau fit sa connaissance et que

GEORGE SAND Y FINIT SES JOURS...

Ci-contre : George Sand, par le graveur romantique Calamatta. — **Ci-dessous (de gauche à droite) :** la maison où naquit Aurore Dupin, rue Meslay. — La maison littéraire du 19, quai Malaquais. — Le square d'Orléans a gardé son atmosphère des temps romantiques. — La « cambuse » de la rue de Condé. — Le 3, rue Racine, où George Sand occupa un atelier d'artiste.

MAIS SA VIE TOURMENTÉE

fréquentaient Sandeau, Gustave Planche, Hégésippe Moreau, tantôt l'hôtel de France, rue de Provence, où se retrouvaient Liszt et son amie la comtesse d'Agoult (Daniel Stern).

Lorsque sa fille, Solange, épousa le sculpteur Clesinger, George Sand lui donna en dot cet hôtel de Narbonne. Mais l'immeuble était grevé d'hypothèques, le jeune ménage négligea d'en payer les intérêts ; l'hôtel fut saisi à la requête des créanciers et vendu aux enchères.

LA « MANSARDE »

Quand George Sand arrive, en 1831, dans la capitale, son souci n'est point d'y trouver le confort dont elle jouit à Nohant, mais une ambiance propice à sa vocation d'écrivain. Elle aura une prédilection pour la rive gauche, où se situent sept des domiciles qu'elle a occupés à Paris.

En attendant une occasion de se mettre dans ses meubles, elle partage, au 31 de la rue de Seine, le modeste logement qu'occupe son demi-frère, Hippolyte Chatiron. Ce n'est qu'une étape. Sa seconde résidence sera la « mansarde ».

Je cherchai, dit-elle, *un logement et m'établis bientôt quai Saint-Michel, dans une des mansardes de la grande maison qui fait le coin de la place, au bout du pont, en face la Morgue (alors sur le Marché-Neuf). J'avais trois petites pièces très propres, donnant sur un balcon d'où je contemplais les monuments gigantesques de Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, Saint-Jacques-de-la-Boucherie. J'avais, je crois, 300 francs de loyer par an. Les cinq étages de l'escalier me chagrinaient fort : je n'ai jamais su monter, mais il le fallait bien.*

Jules Sandeau vint travailler avec elle ; c'est dans la mansarde qu'elle écrivit avec lui le roman de *Rose et Blanche* et qu'elle emprunta à la moitié de son nom le pseudonyme de Sand qu'elle devait immortaliser.

Et c'est aussi de ce balcon qu'elle assista aux émeutes sanglantes de juin 1832 : ce souvenir dramatique devait donner à ses idées sociales l'orientation révolutionnaire qui fera d'elle une des Egéries de la république de 1848.

L'IMMEUBLE « LITTÉRAIRE » DU QUAI MALAQUAIS

Mais elle grelotte dans son cinquième étage. Aussi accepte-t-elle avec empressement l'offre d'un vieux journaliste de ses amis, Delatouche, qui rédigeait presque à lui seul *le Figaro*, et qui lui propose de prendre sa suite dans l'appartement qu'il abandonnait au 19, quai Malaquais.

Elle s'y installe en 1833 et l'occupe jusqu'en 1836. L'immeuble est un de ceux qui évoquent le plus de souvenirs littéraires : Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, et Anatole France y ont vu le jour ; Arsène Houssaye y a vécu. George Sand y trouve la solitude... et la chaleur.

J'avais un roman à faire et, comme je mourais de chaud, je trouvai moyen de m'installer dans un atelier de travail assez singulier. L'appartement du rez-de-chaussée était en réparation. Les vastes pièces de ce beau local étaient encombrées de pierres et de bois de travail. Les portes sur le jardin avaient été enlevées et le jardin lui-même, fermé, désert et abandonné... Je fis de l'établi d'un menuisier un bureau bien suffisant pour mon petit attirail et j'y passai les journées peut-être les plus tranquilles que j'ai jamais pu saisir, car personne au monde ne me savait là, que le portier, qui m'avait confié la clé, et ma femme de chambre, qui m'y apportait mes lettres et mon déjeuner. Je ne sortais de ma tanière que pour aller voir mes enfants à leurs pensions respectives. Tout était mien dans ce lieu : les tas de planches qui me servaient de siège et de lit de repos, les araignées qui établissaient leurs grandes toiles d'une corniche à l'autre, les souris mystérieusement occupées à je ne sais quelle recherche dans les copeaux, les merles du jardin, qui, venus insolemment sur le seuil, me regardaient, immobiles et méfiants.

Le roman auquel elle travaillait dans ce décor d'abandon était *Lélia*. Pendant qu'elle l'écrivait elle rencontra, dans un dîner de la *Revue des Deux Mondes*, Alfred de Musset. Elle était brouillée depuis peu avec Mérimée et Jules Sandeau. Deux mois après elle annonçait à tous ses amis sa liaison avec le poète : le chapitre le plus orageux de son propre roman...

LE SQUARE D'ORLÉANS

Mais en 1836 le propriétaire de sa maison décide d'en finir avec les travaux en suspens et lui donne congé. Elle quitte la rive gauche et va s'établir au 16 de la rue Pigalle, à l'emplacement actuel du théâtre de ce nom. Son logis devient le rendez-vous de toutes les personnalités de l'âge romantique, qui tenaient leurs assises quotidiennes dans son salon de chêne sculpté. Il y avait un jardin, où Chopin occupait un pavillon. On était dans ce milieu passablement noctambule. Témoin ce billet de George Sand à Eugène Delacroix :

Pour vous décider à venir ce soir, je vous dirai que Chopin jouera du piano, les coudes

sur le piano, c'est là qu'il est vraiment sublime. Venez à minuit si vous n'êtes pas trop dormeur.

Si le salon de la rue Pigalle réunissait le monde des arts et des lettres, ce fut, après lui, dans une véritable cité que George Sand exerça son magistère parisien de la vie spirituelle. Son cinquième domicile est dans ce square d'Orléans dont le porche s'ouvre au 80 de la rue Taitbout et dont beaucoup de citadins ignorent l'existence, bien qu'il soit un des rares sites de Paris qui ait gardé l'atmosphère des temps romantiques.

Le square avait été acheté par M^lle^ Mars, sociétaire de la Comédie-Française, en 1822, puis revendu à un architecte anglais, qui fit bâtir les immeubles du pourtour. Pour un loyer de 3.000 francs, George Sand y occupe en 1842 le premier étage du pavillon n° 5, à l'angle nord-est du square. Dans le même enclos vivent les artistes les plus célèbres de l'époque : au 9, Chopin et le statuaire Dantan ; au 7, le peintre Dubufe et le pianiste Zimmermann, beau-père de Gounod ; au 10, un élève de Zimmermann, Morhange Alkan, premier prix d'harmonie à treize ans ; au 4, un autre élève du même pianiste, Marmontel, neveu de l'auteur des *Incas* ; au 2, encore un pianiste, Kalkbrenner, et la danseuse Marie-Sophie Taglioni, et, dans ce même square, Pauline Viardot, sœur de la Malibran, auteur d'arrangements pour la voix des mazurkas de Chopin.

C'était un ermitage d'artistes. George Sand nous a laissé de la vie qu'on y menait un tableau idyllique :

Nous n'avions qu'une grande cour, plantée et sablée, toujours propre, à traverser pour nous réunir, tantôt chez M^me^ Marliani, tantôt chez moi, tantôt chez Chopin, quand il était disposé à nous faire de la musique... Nous cultivions le billard ; j'en ai un joli petit, que je loue 20 francs par mois, dans mon salon, et, grâce à la bonne amitié, nous nous rapprochons, autant que faire se peut dans ce Tout-Paris, de la vie de Nohant.

Sans sortir de cette grande cour d'Orléans, nous courons le soir les uns chez les autres, comme de bons voisins de province. Nous avons même inventé de ne faire qu'une marmite et de manger tous ensemble chez M^me^ Marliani, ce qui est plus économique et plus enjoué que chez soi. C'est une espèce de phalanstère qui nous divertit et où la liberté mutuelle est beaucoup plus garantie que celle des fouriéristes.

La romancière et ses amis n'ont pas connu le jet d'eau et le parterre de gazon qui décorent aujourd'hui le square : ils ont été aménagés par un autre propriétaire anglais, Edward Richardson, en 1856. A cela près, la physionomie des lieux ne s'est guère modifiée. C'est un site mélancolique, au cœur d'un des quartiers les plus animés de Paris, où se laisse évoquer dans une atmosphère d'abandon le roman sentimental de Chopin et de George Sand.

Une plaque commémorative y signale l'immeuble où a vécu Chopin. Les Amis de George Sand, dont le secrétaire général est M. R. de Garate, ont décidé, après avis favorable de la Commission du Vieux Paris, d'en apposer une autre sur celui qu'occupa la romancière de 1842 à 1847 ; cette dernière date est aussi celle de la fin de sa liaison avec l'illustre pianiste. Les deux noms se trouveront ainsi réunis dans le cadre où tant d'artistes en renom se virent associés à leur intimité.

SE DÉROULA DANS SES DIX LOGIS PARISIENS...

LA « CAMBUSE » DE LA RUE DE CONDÉ

Lorsque survient la révolution de février 1848, George Sand en est à son sixième déménagement. Elle partage l'appartement de son fils, Maurice, qui travaille avec Eugène Delacroix, au 8 de la rue de Condé ; c'est une vieille bâtisse à l'angle de la rue Saint-Sulpice. Ce logis, c'est celui qu'elle appelle la « cambuse ». Elle était accourue en hâte à Paris pour voir s'ouvrir, selon son expression, « les dernières barricades sous ses pieds ».

A son séjour dans la « cambuse » correspond son apparition sur la scène politique. Elle est tout feu tout flamme pour les idées nouvelles. Elle rédige *la Vraie République* et, en partie, *le Bulletin de la République* de Ledru-Rollin. « Tous mes maux physiques, dit-elle, toutes mes douleurs personnelles sont oubliées. Je vis, je suis forte, je suis active, je n'ai plus que vingt ans... Nous nous retrouverons prêts à mourir sur les barricades si la République succombe. Mais non ! la République vivra. Son temps est venu. C'est à vous, hommes du peuple, de la défendre jusqu'au dernier soupir. »

La « cambuse » sera un des foyers domestiques de la révolution. George Sand écrit un prologue pour l'ouverture « gratis » du Théâtre-Français, devenu Théâtre de la République. Le gouvernement y assiste. « Pauline Viardot fait une *Marseillaise* nouvelle dont Dupont a fait les paroles. C'est moi qui mène tout cela. »

Elle fonde un journal hebdomadaire, *la Cause du peuple*, et passe pour collaborer avec Barbès à *la Commune de Paris*.

Quel argument que le zèle de cette géniale recrue pour les apôtres de l'affranchissement de la femme ! Delphine de Girardin s'indigne de voir un suffrage dit « universel » ignorer les femmes. « L'auteur d'*Indiana* et de tant de chefs-d'œuvre, George Sand, ô députés trop fiers de votre mal absurde, George Sand n'a pas eu le droit de tracer sur un bulletin, avec sa plume immortelle, un seul de vos noms inconnus ! »

L' « ATELIER » DE LA RUE RACINE

Mais la Révolution a fait long feu. George Sand s'est trouvée compromise par un bulletin du ministère de l'Intérieur qu'on lui attribue et dont le ton a paru subversif. Elle s'efface de la scène politique et vivra désormais à Nohant, n'ayant plus à Paris que des pied-à-terre. Elle loue, pendant très peu de temps, un appartement au 14 de la rue d'Antin.

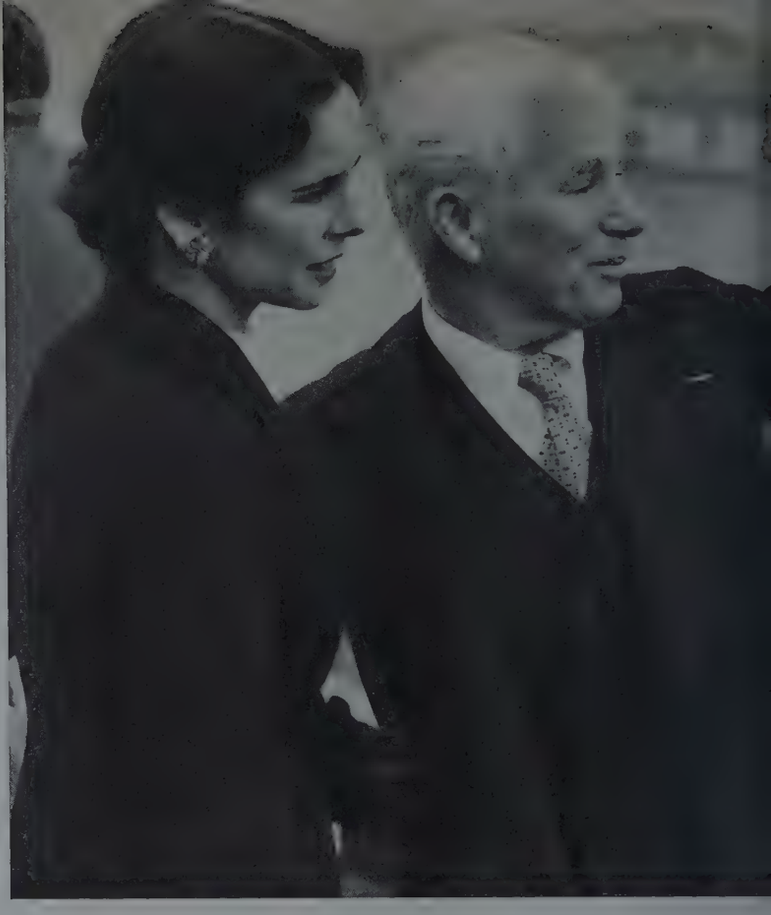
Puis, de Nohant, elle donne, le 3 juillet 1860, son accord pour un bail trois-six-neuf au propriétaire du 3 de la rue Racine. C'est sa huitième résidence. Elle y occupe une sorte d'atelier d'artiste avec balcon, au quatrième étage. C'est là que les Goncourt lui rendirent, le 30 mars 1862, une visite dont ils ont laissé une piquante relation.

Contre la fenêtre du fond se tient une femme qui ne se lève pas, reste immobile à notre salut, de corps et de parole. M^me^ Sand a un aspect automatique. Elle parle d'une voix monotone et mécanique qui ne monte ni ne descend ni ne s'anime. Dans son attitude il y a une gravité, une placidité, quelque chose du demi-endormement du ruminant. Et des gestes lents, lents, des gestes, pour ainsi dire, de somnambule, au bout desquels on voit incessamment, et toujours avec les mêmes mouvements méthodiques, le frottement d'une allumette de cire jeter une petite flamme et une cigarette s'allumer aux lèvres de la femme.

A partir de 1866 elle ne vient plus guère à Paris qu'à l'occasion de la représentation de ses pièces. La location de son neuvième appartement est faite le 15 mai de cette année par son fils, Maurice, pour 500 francs de loyer ; c'est un entresol au 97 de la rue des Feuillantines. Pendant et après la guerre de 1870 ses séjours dans la capitale s'espacent de plus en plus ; sa dernière et dixième location sera celle d'un appartement sis au premier étage au-dessus de l'entresol au 5 de la rue Gay-Lussac.

« Je hais Paris, parce que c'est la ville du luxe et de la misère en première ligne », dira-t-elle dans son *Coup d'œil général sur Paris*. Simple boutade d'une passagère de mauvaise humeur : il suffit de faire le pèlerinage que nous venons de parcourir pour mesurer la place que la capitale a tenue dans sa vie littéraire, politique et sentimentale.

ALBERT MOUSSET



AU FESTIVAL DE BESANÇON

CEPENDANT QUE LE GRAND PRIX DES JEUNES CHEFS D'ORCHESTRE EST ATTRIBUÉ A JEAN PERISSON...

Pour cette décade d'un précoce automne, la capitale comtoise a voulu nous solliciter de toutes parts. Il ne s'agissait plus seulement de musique : peinture, tapisseries, belles-lettres et histoire, industries et artisanat nous offraient une sorte d'exposition générale « arts et techniques » où l'expression des ressources locales devait se montrer digne des hauts voisinages auxquels on la conviait.

Mais parlons musique avant toute chose. Pour le cycle des concerts symphoniques, deux grands orchestres — le National et celui de la Société des concerts du Conservatoire — l'un et l'autre admirés par un public qui se prononcerait difficilement en faveur de l'un ou de l'autre. Les chefs feraient plutôt pencher la balance, et, cette année, le jeune chef espagnol Ataulfo Argenta a conquis le cœur des Bisontins de race ou d'adoption. Triomphateur de la soirée « Espagne-Italie », il a conduit en grand maître la première audition du concerto pour piano de Menotti, œuvre de jeunesse d'un compositeur presque uniquement voué à la musique dramatique, et interprété par le séduisant Yuri Boukoff. Par les soins du Cercle J.-S. Bach de Genève, le festival a pu inscrire à son programme une autre première audition de poids : deux motets de Bach, et la Suisse nous déléguait encore, par l'austère et grandiose oratorio de Frank Martin, *Golgotha*, l'un de ses plus remarquables musiciens. A Félix Raugel revient l'honneur de l'exécution de la *Missa solemnis* de Mozart, à peu près inconnue en France, que les chanteurs comtois, l'orchestre de la Radiodiffusion française et des solistes irréprochables (René Defraiteur, Pierre Mollet...) ont interprétée avec tant de noblesse et de style. Il nous faut déplorer la suppression, au concert « France », de l'œuvre de Paul Le Flem, *Magicienne de la mer*, dont Igor Markevitch n'a pu assurer la direction. Souhaitons qu'on apporte au compositeur la juste réparation qui lui est due. Aux concerts de chambre, la première audition du quintette de Florent Schmitt, *Chants alisés*, montra la jeunesse d'esprit de l'étonnant octogénaire, et l'on aima aussi que le Quatuor Pascal inscrivît à son récital le quatuor de Charles Dodane, compositeur bisontin à qui sa ville rendit un légitime hommage. La soirée de ballets de l'Opéra et le concert « Norvège-Allemagne », où triompha, sous la direction de Sébastian, la grande cantatrice wagnérienne Kirsten Flagstad, mirent le point final à ce festival. Et je réserve peut-être la meilleure part au concours des jeunes chefs d'orchestre, initiative dont Besançon peut s'enorgueillir. Présidé par Henri Büsser, ce concours a permis l'unanimité des suffrages en faveur de Jean Perisson et à l'honneur de la France. « Musicien complet », a déclaré le jury lors de la lecture du palmarès ; mais « musicien non moins doué », a-t-il ajouté en remettant le second prix au jeune Autrichien Wolfgang Gabriel.

La musique m'a retenue, au détriment de l'exposition Courbet... Courbet, orgueil de sa province (longtemps ingrate, aujourd'hui conquise), attirait au musée

GUSTAVE COURBET « L'HOMME BLESSÉ

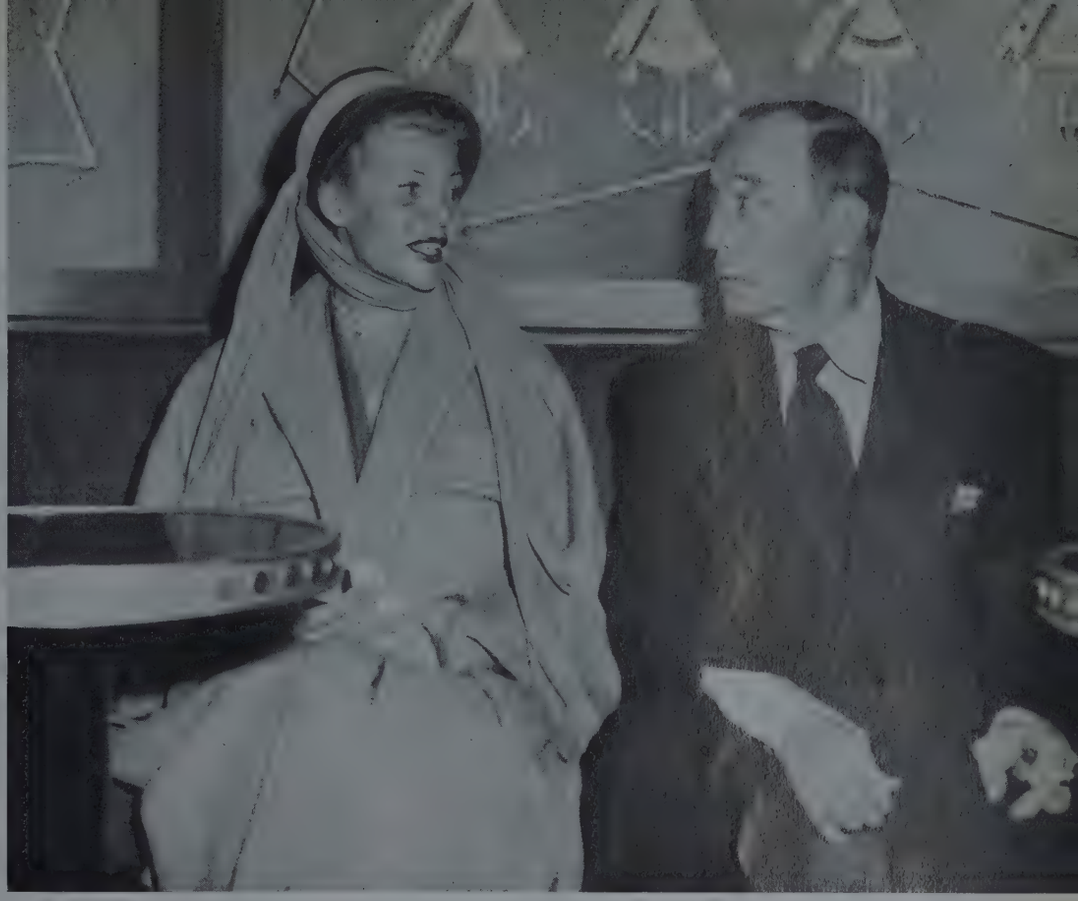
... GUSTAVE COURBET

EST CÉLÉBRÉ PAR SES COMPATRIOTES

des Beaux-Arts de Besançon le public des grands vernissages. Certaines toiles venues de collections privées, n'avaient jamais été exposées, et chacun put se livre à maintes réflexions devant *la Rêveuse tzigane* ou *les Paysans de Flagey* revenan de la foire de Salins, tandis que les multiples figurations du *Puits noir* sous l'ombr ou la lumière incitaient au pèlerinage d'Ornans et de ses alentours.

Je ne veux pas oublier la joie d'avoir contemplé aussi, au palais Granvell les admirables tapisseries de *la Vie de Charles-Quint*, si bien en place en ce lie que Besançon ne désespère pas de les conserver définitivement... Et Hugo, qu nous rappelle la ville espagnole, vient d'être doublement célébré par elle à l'occasio du cent cinquantième anniversaire de sa naissance ; la représentation de *Ruy Bla* donnée par les Comédiens français, et l'exposition consacrée à sa jeunesse, pou l'ouverture du Musée comtois. J'espère que les visiteurs n'ont pas manqué, comm je le fis moi-même, d'aller admirer l'exposition : la Montre à travers les âge où la maison Lip a rassemblé les plus rares pièces de collections privées, d bijoux et des merveilles d'ingéniosité et de goût qui, de la Renaissance à la Bel Epoque, étalent leur surprenante grâce sur quatre siècles d'invention et de progrè

L. Maurice-Amour.



CHARLIE CHAPLIN N'AVAIT PAS VU LA VIEILLE ANGLETERRE DEPUIS VINGT ANS, ADOLPHE MENJOU RETROUVE LA FRANCE APRÈS TRENTE ANS, BUSTER KEATON, APRÈS CINQ ANS, ET RITA HAYWORTH REGAGNE LE DOMICILE CONJUGAL

Sunset Boulevard doit être une artère déserte ! Les stars de Hollywood sont à Paris. Greta Garbo court chez les antiquaires, Clark Gable fait de nombreux séjours dans notre capitale, et si Linda Darnell et Jennifer Jones sont actuellement à Rome après un passage éclair à travers Paris, on sait qu'elles nous reviendront bientôt. Gregory Peck a l'intention de résider à Chantilly cet hiver, et Bing Crosby tourne les extérieurs d'un film entre deux parties de golf à Saint-Cloud.

Parmi les récentes arrivées Rita Hayworth, toujours au premier plan de l'actualité, a sagement réintégré son domicile conjugal à Neuilly.

Pauvre Rita ! Pauvre prince Ali Khan ! Comme la femme de journée et le veilleur de nuit, ils ne parviennent point à se rencontrer, et la presse mondiale, penchée sur ce grave problème, ne sait plus que penser. Les photographes veillent, en tout cas, et Rita Hayworth, dès qu'elle fut sortie de sa cabine, affronta courageusement, sur l'*United States*, les cameramen et les indiscrètes questions de nos confrères américains.

Alors que Rita tenait une petite conférence de presse à bord du grand bateau américain, un monsieur vint s'asseoir auprès d'elle. Les journalistes ne lui demandèrent aucun renseignement sur sa vie privée. Ils ne le questionnèrent pas d'ailleurs... car sans doute étaient-ils trop jeunes pour se souvenir de ce « visage de bois » qui nous fit tant rire : Buster Keaton.

Buster Keaton est maintenant une grande vedette de la télévision américaine, où il est l'invité d'honneur des principales émissions. Il a fait sa rentrée à l'écran... et quelle rentrée ! en tournant le sketch final de *Limelight* avec Charlie Chaplin.

Adolphe Menjou lui aussi était à bord de l'*United States* et nous avons eu bien du mal à retrouver en ce vieux beau à lunettes le charme et l'élégance qui assurèrent autrefois sa réussite. Menjou, d'origine française, insista surtout sur sa nationalité américaine et nous parla du général de Gaulle.

Il manque, enfin, sur ce Sunset Boulevard transporté aux Champs-Elysées, le plus grand de tous : Charlie Chaplin. Nous le verrons sûrement d'ici quelques semaines, comme nous verrons aussi *Limelight*. Depuis que Charlie Chaplin a quitté les Etats-Unis, on dirait un scénario de film. L'huissier poursuit Charlot sur son bateau. Charlot apprend en mer qu'après avoir obtenu un visa aller et retour les Etats-Unis songeraient maintenant à lui interdire l'entrée des U. S. A. Charlot en quarantaine !

Ce sont là de mauvais « gags ». Charlot sait très bien choisir ses scénarios sans l'aide de son gouvernement, et la liberté de pensée n'est pas un thème comique. Rassurons-nous d'ailleurs, tout s'arrangera prochainement dans un éclat de rire... à la Charlot.

Marcel Idzkowski.

A MOISSAC LA LÉGENDE DE SAINT JULIEN L'HOSPITALIER

La saison des festivals s'est achevée au cloître de Moissac. A l'ombre de la vieille abbatiale Saint-Pierre, au clocher fortifié, ceint de créneaux du XII[e] siècle, Jan Doat a présenté un « miracle » de Max Garric : *la Légende de saint Julien l'Hospitalier*, tiré du conte de Flaubert. C'était, de la part de l'auteur d'abord, presque une gageure. Flaubert avait gardé à son récit les couleurs violentes du vitrail qui l'inspira. A relire ce texte, dont chaque phrase semble inscrite dans le granit, on s'étonne d'y découvrir un accent quasi surréaliste. La surcharge des énumérations, l'écrasante minutie du détail font parfois penser à Jérôme Bosch. Transporter ce délire bariolé sur la scène n'était pas une petite affaire. Max Garric a résolu le problème en se faisant une âme médiévale, c'est-à-dire en limitant l'action à ses traits essentiels et en sculptant ses personnages à grands coups de ciseau, comme le Christ de majesté et les vingt-quatre vieillards du porche voisin. Le bonheur tourmenté de Julien avec la fille de l'empereur d'Occitanie, l'arrivée des parents au palais pendant l'absence de leur fils et le meurtre dans la nuit, l'expiation, enfin, du criminel malgré soi et son absolution des mains mêmes du Christ, manifesté sous l'apparence d'un lépreux, forment la matière de trois actes d'une bonne texture. Un tableau rétrospectif permet, au premier acte, d'assister au commencement de la malédiction par laquelle Julien faillit une première fois tuer sa mère.

Le découpage est adroit, et l'auteur a su, pour les nécessités de la scène, modifier quelques traits de la légende. C'est ainsi qu'au dernier acte Julien ne passe point sur sa barque le lépreux divin ; il voit celui-ci sortir de la rivière comme s'il avait marché sur les eaux. Mais ce qui importait surtout dans ce « miracle », qu'on pourrait aussi bien qualifier de « mystère », c'était de faire parler aux personnages un langage à la fois simple et noble et teinté d'une poésie un peu rude. Il fallait s'écarter de Flaubert, dont le propos est d'ailleurs, à son habitude, presque totalement dépourvu de dialogue, et se rapprocher du vitrail. M. Max Garric y a réussi dans une large mesure.

Vincent Hury, saint Julien l'Hospitalier, a ému les spectateurs par sa foi enthousiaste.

Le metteur en scène, Jan Doat, qui n'est pas un débutant, s'attaquait, lui aussi, à une tâche difficile. Il avait pour lui le cadre, cet admirable cloître aux élégantes colonnes alternativement simples et géminées, ces chapiteaux tous différents et dont certains furent, dit-on, apportés de Byzance, un cèdre cinq fois centenaire qu'il a eu l'heureuse idée d'utiliser, au centre de la scène, comme un élément du décor. Il avait le clocher entre les créneaux duquel des joueurs de trompette précédaient et encadraient l'action, et aussi les orgues de l'abbatiale comme fond sonore. Je me suis laissé dire que le spectacle avait été monté en huit jours. C'est presque un tour de force, et qui explique certaines faiblesses de l'interprétation. La dernière scène, par exemple, où le drame s'élève par l'intervention du Christ, n'a été sauvée que par l'émouvante conviction du principal interprète, Vincent Hury.

Il faut regretter qu'un effort de cette importance soit limité à une seule représentation. Le Festival de Moissac nous a révélé sinon un metteur en scène déjà estimé, du moins un décor qui devrait se prêter à des créations nouvelles et un jeune auteur à suivre. Après Avignon, Angers, Aix, Arras, Moissac mériterait d'attirer chaque année un nombreux public. Jan Doat, dont on n'a pas oublié les courageuses initiatives au théâtre Mouffetard, le mérite aussi.

YVES GANDON.

DERNIER-NÉ DE LA FLOTTE MARCHANDE

LE PAQUEBOT « BRETAGNE » VA RELIER MARSEILLE A L'AMÉRIQUE DU SUD

La Société générale des transports maritimes vient de mettre en service son nouveau paquebot *Bretagne*, dernier-né de la flotte marchande marseillaise, qui est affecté à la ligne d'Amérique du Sud. Parti de Marseille le 15 septembre pour son voyage inaugural, il a touché Gênes puis est revenu à Marseille, d'où il a appareillé pour l'Amérique du Sud.

Le *Bretagne* a été construit aux Chantiers de Penhoët-Saint-Nazaire. C'est un bâtiment à huit ponts, de 18.920 tonnes de déplacement, qui mesure 176 m. 782 de longueur et 22 m. 25 de largeur. Il peut recevoir 1.292 passagers, dont 131 en première classe.

La recherche d'un confort de plus en plus grand pour toutes les catégories de voyageurs a été l'une des préoccupations de la Société générale des transports maritimes. Les aménagements sont luxueux et ont permis aux artistes appelés à assurer la décoration et l'ameublement du navire de réaliser de fort beaux ensembles. Dans l'ordre du pratique et du confortable l'installation du *Bretagne* ne néglige personne. Un gros effort a été fait à l'intention des plus nombreux. Les voyageurs de troisième classe ont à leur disposition une vaste salle à manger, un bar-fumoir, et les cabines qui leur sont réservées seront pour eux un « home » commode et agréable.

Du confort et de l'élégance conjugués sur cette belle unité de la flotte commerciale française il a été permis de se rendre compte au cours de la réception donnée avant le voyage inaugural. Le président de la S. G. T. M., M. Léon Martel, et les membres du conseil d'administration firent les honneurs du paquebot à leurs invités. Une délégation de Bretons en costume régional était du nombre, et tous ceux qui participèrent à cette visite en emportèrent la certitude que le *Bretagne* sera le digne messager de la France.

Le décor clair et accueillant du bar-fumoir des 2[es] classes, avec ses sièges jaune d'or, est dû à René Fumeron. (Raphaël, décorateur.)

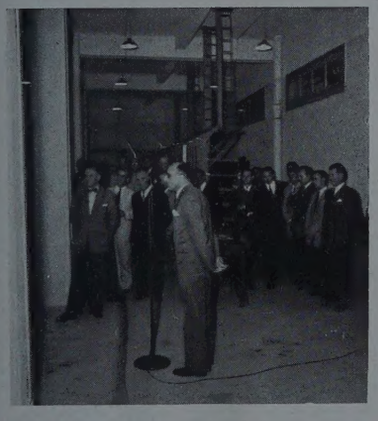
PETITES CHRONIQUES

LA RADIO-TÉLÉVISION FRANÇAISE A L'AVANT-GARDE DE LA TECHNIQUE

SECRÉTAIRE d'Etat à la présidence du Conseil et à l'Information, M. Raymond Marcellin a présidé, le 21 septembre, l'inauguration du centre émetteur de radiodiffusion sonore de Strasbourg-Sélestat et la pose de la première pierre du centre de télévision de Strasbourg. Cette double cérémonie marque le relèvement de la Radiodiffusion française, qui vient de retrouver — après de longues années d'efforts — sa puissance d'émission d'avant guerre. Elle permet également de constater les gros progrès réalisés par les techniciens français, qui, avec de faibles moyens, ont trouvé les solutions neuves et audacieuses qui placent désormais la R. T. F. à l'avant-garde, devançant à bien des égards les meilleures techniques étrangères, anglaise et américaine.

Nous consacrerons bientôt aux dernières réalisations françaises dans ce domaine un reportage détaillé. On y verra pourquoi la France est en droit de s'enorgueillir du travail de ses chercheurs.

DEPUIS QUELQUES JOURS, LE TÉLÉPHONE AUTOMATIQUE FONCTIONNE A TANANARIVE



Dans la salle du « répartiteur », dont on aperçoit les installations à l'arrière-plan, M. Robert Bargues prononce l'allocution d'ouverture.

LE 16 septembre, quelques jours avant l'ouverture de l'exposition de Madagascar 1952, placée sous le signe de la technique d'aujourd'hui et des perspectives de demain, M. Robert Bargues, haut commissaire de la République française dans la Grande Ile, a présidé à la mise en service du nouvel autocommutateur de Tananarive. Après Saïgon, Dakar et Brazzaville, la capitale malgache est la quatrième ville des territoires français d'outre-mer à bénéficier de cette réalisation moderne.

Installé par la Compagnie générale de constructions téléphoniques, le nouvel autocommutateur de Tananarive, du type R 6, groupe 2.500 lignes, dont 1.200 sont actuellement utilisées, et permet une extension jusqu'à 7.500 abonnés.

Financée par les crédits du F. I. D. E. S., cette réalisation, dont le coût est évalué à 100 millions de francs métropolitains, constitue un magnifique exemple de l'effort français pour l'équipement des territoires d'outre-mer. — G. K.

Accompagné de l'ingénieur représentant la C. G. C. T., M. Robert Bargues se fait donner des explications dans la salle de l'autocommutateur, dont on aperçoit les bâtis.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ICONOGRAPHIE DE PASCAL :

Ulysse Moussalli, *le Vrai Visage de Blaise Pascal*, préface d'Albert Béguin (Plon, 36 pages in-4°, neuf illustrations hors texte). Pendant trois siècles nous avons ignoré le regard et l'expression du visage de Pascal ; hormis le dessin du jurisconsulte Domat représentant Pascal adolescent, nous ne possédions de lui que ce masque funèbre aux paupières closes, aux lèvres serrées. Tous les portraits peints ou gravés de Pascal ont pour origine la gravure de Gerard Edelynck, faite d'après un dessin de Quesnel postérieur à la mort du grand Clermontois.

M. Moussalli croit avoir trouvé enfin un portrait « vivant » dans une toile de Philippe de Champaigne longtemps cachée et où l'on avait jusqu'ici vu la représentation de Lemaistre de Sacy ou d'un autre des « messieurs » de Port-Royal. Il se livre à une confrontation serrée entre ce portrait et le masque mortuaire : même modelé du front, même saillie des lèvres, mêmes sillons prolongeant les arcades sourcilières. On peut se demander comment ce tableau a pu rester si longtemps ignoré : la cause de sa disparition serait la prudence des jansénistes après la persécution. D'autre part, on a prétendu que ceux-ci, par austérité, répugnaient à se faire portraicturer : objection démentie par de nombreux tableaux et de nombreuses gravures.

Ce tableau aurait été peint vers 1654-1655. Il répond à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de Pascal, d'après son œuvre beaucoup plus que d'après la tradition antérieure, qui le représentait comme un homme perpétuellement dévoré d'angoisse. Les recherches des historiens modernes les ont amenés à contester de plus en plus résolument cette image tourmentée. L'identification soutenue par MM. Moussalli et Béguin résoudrait donc à la fois un problème d'iconographie et de psychologie pascaliennes.

LA POLITIQUE DE L'UNION SOVIÉTIQUE :

Général Catroux, *J'ai vu tomber le rideau de fer* (Hachette, 318 pages). L'ancien ambassadeur de France à Moscou nous offre dans ce livre la relation vécue de ses rapports avec le monde soviétique de 1945 à 1948, autrement dit pendant la période qui mit à l'épreuve le pacte conclu par la France avec Staline le 10 décembre 1944.

En négociant ce pacte le Kremlin eût voulu arracher au gouvernement du général de Gaulle la reconnaissance du pouvoir communiste en Pologne. Faute d'avoir obtenu cette satisfaction, il se déroba à ses engagements à notre égard et marqua la plus vive répugnance à admettre que la France avait repris son rang de grande puissance. Les rapports entre Paris et Moscou se tendirent quand les Russes soupçonnèrent notre gouvernement provisoire de chercher à rétablir l'équilibre par une collaboration plus étroite de la France avec les Etats de l'Europe occidentale.

Pendant longtemps les dirigeants soviétiques nourrirent l'espoir de régler les affaires du monde par un accord direct, renouvelé de Tilsit, entre Moscou et Washington. Les intérêts de la France leur paraissaient pour autant négligeables ; le traité resta lettre morte.

Après une analyse approfondie de la structure du régime le général Catroux dissipe les spéculations fondées sur la disparition de Staline. Pour lui la succession du maître du Kremlin n'ouvrira pas de crise. Le sort de la révolution n'est plus lié à la vie de son fondateur ; l'instrument de puissance qu'il a forgé se parachèvera ; sa politique se poursuivra, à travers d'autres hommes, avec les mêmes méthodes vers les mêmes objectifs.

ALBERT MOUSSET.

NÉCROLOGIE

René Grousset

L'ÉMOTION suscitée tant en France qu'à l'étranger par la récente disparition de René Grousset a montré quelle place tenait l'éminent historien et orientaliste dans le monde des érudits. Toutes les publications savantes lui ont rendu hommage, et la presse non spécialisée s'est fait l'écho de ces éloges auprès du public cultivé, que René Grousset avait atteint avec son livre sur les Croisades et son *Bilan de l'histoire* et qui appréciait hautement le philosophe et l'écrivain. Il avait été élu le 14 février 1946 à l'Académie française en remplacement d'André Bellessort. C'était un vaste esprit, et Paul Valéry avait pour lui autant d'amitié que d'admiration.

Mgr Léon Gry

Mgr LÉON GRY, protonotaire apostolique, vient de mourir dans une petite localité bretonne où il s'était retiré depuis plusieurs années. Ancien recteur des Facultés catholiques d'Angers, c'était un hébraïsant réputé dont les travaux faisaient autorité.

M. CLAUDIUS-PETIT VISITE CAYENNE

ACCOMPAGNÉ de Mme Claudius-Petit, le ministre de la Reconstruction, M. Claudius-Petit, a fait à Cayenne un bref séjour. Il a été accueilli à sa descente d'avion par M. Robert Vignon, préfet, et M. Boudinot, sénateur, président du Conseil général, qui lui présentèrent les notabilités, tandis qu'une jeune Guyanaise, qui, comme le montre notre photographie, avait revêtu pour la circonstance le costume du pays, lui offrait des fleurs. Le ministre visita la ville et sa périphérie, s'attardant dans les quartiers déshérités et s'entretenant familièrement avec les habitants. Ils se fit expliquer les travaux de la ville et du port et exprima sa satisfaction d'avoir trouvé une véritable commune française sur le continent américain.

LÉGION D'HONNEUR

NOUS avons relevé dans les récentes promotions de la Légion d'honneur la nomination comme chevalier, au titre de l'Industrie et du Commerce, de M. André Delpuech. Nos félicitations au nouveau promu, qui, après s'être consacré de longues années à l'administration et au secrétariat général des quotidiens de Marseille, préside actuellement le conseil d'administration de l'Imprimerie marseillaise, où son activité et son urbanité lui ont valu la sympathie affectueuse de tous ses collaborateurs.

A titre militaire, M. Michel Brault, président-directeur général de la Compagnie Westinghouse, a été promu commandeur.

Parmi les noms relevés dans de récentes promotions figuraient aussi le professeur Robert Debré, l'éminent praticien, élevé à la dignité de grand officier, et Mme Goetze, qui accomplit récemment un remarquable exploit en traversant le continent africain, nommée chevalier.

Signalons enfin que Mgr Delay, archevêque de Marseille, a été nommé chevalier.

NOUVELLES RELIGIEUSES

LA ville de Vincennes a célébré le quatrième anniversaire de la consécration de la sainte chapelle de son château. Construite par saint Louis, elle a été remplacée par celle que nous connaissons, édifiée par ordre de Charles V. Cette dernière n'a été consacrée que le 15 août 1552 par l'évêque d'alors, Mgr Eustache du Bellay. S. Exc. Mgr Feltin a béni également un chêne planté à l'emplacement de l'ancien château de saint Louis et qui symbolisera celui sous lequel le saint roi avait coutume de rendre la justice.

LA Bible d'Angers en huit volumes, imprimée de 1569 à 1573 par le célèbre imprimeur Christophe Plantin, retrouvée à Berchtesgaden par la 2e D. B., a été confiée à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Wandrille.

LES INVENTEURS A L'EXPOSITION D'AUTOMNE

LA VII[e] Exposition d'Automne, qui vient de fermer ses portes, a obtenu un succès encore plus grand que les précédentes et a attiré de très nombreux visiteurs au parc de la porte de Versailles. Elle réunissait cette année mille trois cents exposants, répartis entre la section d'équipement domestique, celle de l'artisanat et les stands des inventions. Dans ce dernier domaine, l'exposition a pris un caractère international. Les visiteurs ont été vivement intéressés par la variété des appareils proposés, qui témoignent de l'ingéniosité des constructeurs ainsi que de la persévérance qu'ils apportent à les doter de perfectionnements. L'Exposition d'Automne est devenue en quelques années, grâce au tenace effort de ses organisateurs, un véritable Salon du foyer.

SOIXANTE SIÈCLES D'HISTOIRE

MADAME LOUISE WEISS, qui vient d'accomplir un long voyage en Orient en compagnie du photographe et cinéaste Georges Bourdelon, a présenté au musée Guimet des images tirées du film en couleurs qu'elle a rapporté de ce voyage. Elle les a accompagnées d'un vivant et brillant commentaire évoquant soixante siècles d'histoire et faisant revivre, devant ses auditeurs, Byblos, Baalbek, Palmyre et Doura-Europos, les souvenirs des croisés en Syrie et au Liban, les palais, les mosquées et les citadelles de l'Islam.

LES DISQUES NOUVEAUX

LES frères Jacques possèdent au plus haut degré le don de l'ironie. Ils savent la manier à merveille et mettre en valeur *la Complainte mécanique*, de P. Misraki et A. Huot (Polidor). Ils imitent spirituellement le bruit de la machine qui fabrique sans répit cigarettes, allumettes... chansonnettes et soulignent qu'il n'y a pas de trêve, pas de rêve. Ils regrettent les vacances et le silence. La musique est joyeuse, la diction des interprètes apparaît excellente.

C'est aussi une chanson, réaliste celle-ci, que présente Félix Leclerc, « le Canadien » accompagné de sa guitare. Le début, simplement sifflé, apporte un élément pittoresque à cet enregistrement, complété par *le Petit Ours*, du même auteur, pour lequel Félix Leclerc a réclamé le concours d'André Grassi et de son orchestre.

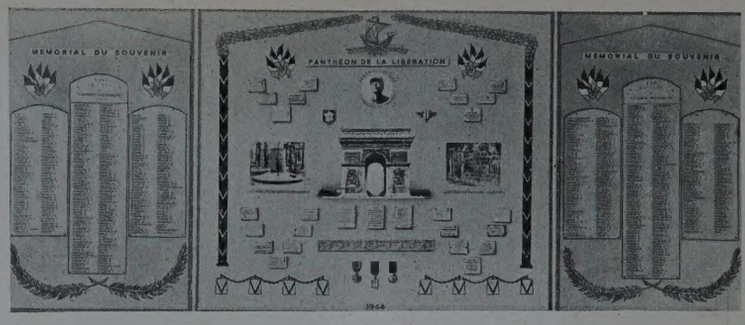
W.-L. LANDOWSKI.

REMISE DE LETTRES DE CRÉANCE

LE nouvel ambassadeur de France à Panama, S. E. M. Lionel Vasse, a remis ses lettres de créance au président de la République panaméenne, M. Alcibiades Arosemena.

LA REPRÉSENTATION VIETNAMIENNE EN FRANCE

APPELÉ aux fonctions de haut commissaire du Vietnam en France, le prince Bu-Loc a présenté au président de la République les lettres qui l'accréditent.



LE PANTHÉON DE LA LIBÉRATION

DEPUIS huit années nul n'avait songé à relever le nombre des plaques commémoratives consacrées aux glorieux morts de la libération de Paris ni à établir la liste des noms qui y sont inscrits. Ce pieux travail a été accompli par un engagé volontaire de 1914 et de 1940, M. Emile Weisweiller. Il a pensé que, puisqu'il n'était pas possible d'offrir à leur dernier sommeil la communauté d'un champ de repos de piété, on pouvait tenter, leurs sacrifices étant semblables, de les réunir dans une même image symbolique, qui permettrait à celles et à ceux qui les pleurent de se sentir plus près de l'être aimé et auprès de tous à la fois.

Cette noble pensée s'est traduite par ce panthéon de la libération, mémorial du souvenir, que M. Emile Weisweiller vient de réaliser et dont notre photographie montre l'ensemble. Hors commerce, cet ouvrage est réservé par l'auteur en priorité aux familles des victimes et aux associations dont les membres ont pris part à la libération de Paris. Seule la Fédération des combattants volontaires et des Forces de la Résistance est autorisée à recevoir les commandes.

LA SEMAINE HIPPIQUE

DE COMPIÈGNE A LA BAULE EN PASSANT PAR REIMS

Compiègne

LE tournoi d'Ile-de-France est une réalité de la Société hippique française, qui tous les ans donne à galoper sur le terrain des fêtes, en lisière de forêt. De grandes lignes aérées, soixante-dix obstacles de terre de types différents confèrent aux tracés un cachet d'extérieur incontestable, rappelant les cross fameux de Verrie ou de Fontainebleau. La coupe fut pour M. Boutté, montant en force Zéphir, à M. Dezobry. Dans le critérium, disons que certains chevaux engagés n'avaient rien à y faire ; soixante partants dans une telle épreuve, c'est une gageure. Plusieurs beaux parcours, néanmoins, celui de Bienvenue, pilotée par M. Calmon, classée première en 1'31" et 4 points, et l'échappée de Brune et d'Or, aux ordres du colonel des Roches de Chassay, venant en seconde position. Parmi les participants heureux : M[lle] Ducornet, MM. Lamour, Debled-Florin, le lieutenant-colonel Courrèges. Le concours était présidé par le comte de Vienne ; au jury, le baron de Soultralt ; aux obstacles, le colonel Jalenques de Labeau.

Reims

BRILLANT jumping à Reims. Le grand prix revint à M. Lemaigre-Dubreuil, galopant Donetz en 1'27" 3/5, devant M. Moizard, classé deuxième. M. Boutté, qui prit ses risques dans les tournants parfois glissants, MM. Lamour et Bourez se sont particulièrement distingués. Il en est de même du lieutenant Bouteiller et du capitaine Faivre d'Arcier. Au nombre des personnalités, le général et la baronne d'Ales, le comte de Vienne, le prince Louis de Polignac, M. et M[me] Lanson, M. et M[me] Richard d'Ayala, M. Chauffer-Yvart, le général Lehr, le colonel de Cossé-Brissac, etc.

La Baule

LA BAULE fut tout à la gloire de M[me] Sandro Perrone (Italie). Sur cinq épreuves internationales elle en remporte trois, déléguant son mari pour gagner la quatrième. Sur la piste ou autour des lices, comte de Bartillat, comte de Mony-Payol, M. Lemaigre-Dubreuil, comte de Legge, etc.

TRÉ-HARDY.

UN NOUVEAU LIVRE DE DANIEL-ROPS

Notre collaborateur et ami Daniel-Rops publie un nouveau livre, *l'Eglise de la Cathédrale et de la Croisade*, où nos lecteurs trouveront, parmi beaucoup d'autres, repris et développés, les thèmes de l'article paraissant dans ce numéro.

SURPLUS D'ÉDITEURS
Livres neufs non coupés valeur 500 fr. depuis 50 fr. — **Important** catalogue 64 pages, 3.000 titres **tous genres** contre deux timbres — Société E. L. J. M. (416) 79, Grand'Rue, POITIERS (Vienne) France.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
VICTOR FRANCEN
175e
...SUR LA TERRE COMME AU CIEL
UNE REMARQUABLE RÉALISATION DE JEAN MERCURE

ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES
LOCATION 14 JOURS D'AVANCE

UN « TOUR » DE SAONE-ET-LOIRE

SUR l'initiative de M. Pierre Lambert, préfet de Saône-et-Loire, qui mène une très heureuse action pour faire connaître le département qu'il administre et ses productions, une mission réunissant des maires d'une dizaine de pays a parcouru du 14 au 19 septembre la Bresse louhannaise, la région du Moulin-à-Vent, celle de la côte mâconnaise et de la côte chalonnaise. Le Charolais et, enfin, la région de Maranges. Les maires qui ont pris part à ce « tour » de Saône-et-Loire sont les administrateurs de grandes villes d'Europe. Ils ont non seulement apprécié les richesses naturelles du département, et en particulier ses vins si réputés, mais ils ont pu se rendre compte de l'activité qui s'y manifeste dans divers domaines de l'industrie. Ils ont emporté le meilleur souvenir de leur visite, qui ne peut qu'être profitable.

COURRIER MUSICAL

Moussorgski

L'OUVRAGE de Rotislav Hofmann (Ed. du Coudrier), sans rejeter les précédentes études de Robert Godet et de Rieseman, apporte d'intéressantes révélations. L'auteur a pu établir sa néo-biographie d'après des documents de première main — souvenirs et correspondances diverses — principalement la correspondance intégrale de Moussorgski, publiée en U. R. S. S. par les soins du propre fils de Rimsky-Korsakov. Grâce à quoi la vérité se fraie un chemin plus sûr que par les pieuses trahisons d'amis trop zélés.

Les meilleures intentions ont parfois de détestables résultats. Les triages et l'épuration du bon Stassov ont contribué à certaine légende moussorgskienne dont M. Hofmann fait hardiment table rase. Sans briser la statue — au contraire ! — il nous restitue un portrait psychologique dont, pour ma part, j'aime la pureté, la grandeur et la simplicité ; chaste et religieux de son art, aimant l'enfance et les « Innocents du Christ », bouillant, impulsif et nationaliste à outrance, « cognacqué », sans doute, mais atteint du « haut mal », comme le Muichkine de Dostoïewsky, qui offre, dans son hypervoyance, d'étranges similitudes avec l'auteur de *Boris*, Moussorgski réapparaît ici tout neuf.

L. MAURICE-AMOUR.

L'EXPORTATION AUTOMOBILE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE DU SUD

UNE centaine d'autobus destinés au Chili viennent d'être commandés à la Société Berliet. Ces véhicules seront équipés de la boîte de vitesses présélective Wilson, afin de répondre aux conditions particulièrement difficiles de l'exploitation.

PRUNIER RAJEUNIT

PRUNIER, la vieille et réputée maison de la rue Duphot, s'est transformé. L'architecte René Herbst a décoré d'une façon très séduisante les salons qui ont vu défiler des générations de gourmets. Tapisserie de Lurçat, tableaux de peintres notoires contribuent à créer l'ambiance souhaitée, élégante et gaie. A l'occasion de l'inauguration M. et M[me] Jean Barnagaud-Prunier ont donné une réception à laquelle assistaient de nombreuses personnalités. Notre photographie montre la table où avaient pris place le marquis (à dr.) et la marquise de Levis-Mirepoix (à g.), et la comtesse de Breteuil.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LES ÉCHECS (N° 103)

Solution du N° 105.
Fin d'une partie
jouée à la Nouvelle-Orléans, 1925.

Noirs : Torre.

Blancs : Adams.

Les blancs jouent et gagnent.

Les noirs, sous la menace constante du mat par Té2×é8+, vont succomber à une éblouissante série de coups dans lesquels la dame blanche se mettra impunément en prise.

18. Dd4-g4 !, Dd7-b5 (si 18... Dd7-d8; 19. Dg4×ç8 gagne) ; 19 Dg4-ç4 ! !, Db5-d7 (si 19... Db5×ç4 ou Tç8×ç4 ; 20. Té2×é8+ gagne) ; 20. Dç4-ç7 ! ! (la dame noire, persécutée, ne sait comment se soustraire à cette incroyable poursuite. Si 20... Dd7-d8 ; 21. Dç7×ç8! gagne. Ou si 20... Dd7-a4 ; 21. b2-b3) ; 20... Dd7-b5 ; 21. a2-a4 !, Db5×a4 ; 22. Té2-é4 ! Da4-b5 (si 22... Té8×é4 ; 23. Dç7×ç8+. Ou si 22... Da4×é4 ; 23. Té1×é4) ; 23. Dç7×b7!. Les noirs abandonnent, car ils perdent leur dame ou sont mat (si 23... Tç8-b8 ; 24, Dd7×b5 gagne).

Une fin de partie d'une rare beauté.

Olympiades d'échecs, Helsinki.

Classement final : 1. U. R. S. S., 21 points ; 2. Argentine, 19 points et demi ; 3. Yougoslavie, 19 points ; 4. Tchécoslovaquie, 18 points ; 5. Etats-Unis, 17 points ; 6. Hongrie, 16 points ; 7. Suède, 13 points ; 8. Allemagne occidentale, 10 points et demi ; 9. Finlande, 10 points ; 10. Hollande.

Voici deux parties de ce tournoi.

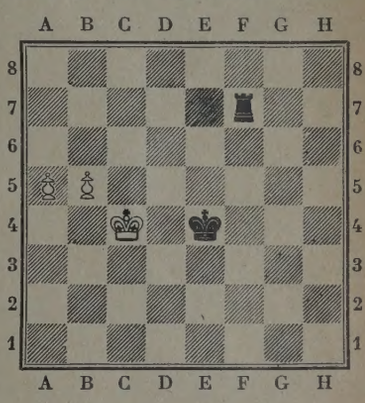
Blancs : Scafarelli (Italie).
Noirs : Lundin (Suède).

1. Cg1-f3, d7-d5. — 2. d2-d4, ç7-ç5. — 3. é2-é3, Cg8-f6. — 4. ç2-ç3, é7-é6. — 5. Ff1-d3, Cb8-ç6. — 6. Cb1-d2, Ff8-d6. — 7. 00,00. — 8. d4×ç5, Fd6×ç5. — 9. é3-é4, Dd8-ç7. — 10. é4×d5, é6×d5 (ainsi se trouve résolu le développement du fou ç8, qui est le problème posé aux noirs dans cette ouverture. L'isolement du pion d5 ne joue pas de rôle, car l'attaquer serait trop long) ; 11. h2-h3?, Fç8×h3 ! ; 12. Cf3-g5 (si 12. g2×h3, Dç7-g3+), Fh3-d7. — 13. Cd2-b3, Cf6-g4. — 14. Fd3×h7+, Rg8-h8. — 15. Cg5-f3, Fç5-f2+. — 16. Tf1×f2, Cg4×f2. — 17. Rg1-×f2, Rh8×h7. — 18. Dd1×d5, Rh7-g8. — 19. Fç1-é3, Fd7-g4. — 20. Ta1-h1, Dç7-d7. — 21. Dd5-ç4, Dd7-f5. — 22. Cb3-d4 (les noirs menaçaient 22. ... Fg4×f3. — 23. g2×f3, Df5-f3+!). — 22. ... Cç6×d4. — 23. Dç4-d4, Tf8-d8. — 24. Dd4-b4, b7-b6. — 25. Db4-é7, f7-f6. — 26. Dé7-ç7, Td8-d7. — 27. Dç7-ç4+, Df5-é6. — 28. Dç4-f4, Fg4×f3. — 29. Df4×f3, Ta8-é8. — 30 Df3-h3, Dé6×h3. — 31. Th1×h3, Td7-d1. Les blancs abandonnent.

Blancs : Poulsen (Danemark).
Noirs : Pachman (Tchécoslovaquie).

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cg1-f3, d7-d5. — 4. Cb1-ç3, Ff8-b4. — 5. ç4×d5, é6×d5. — 6. Dd1-ç2, ç7-ç5. — 7. Fç1-d2, ç5×d4. — 8. Cf3×d4, 00. — 9. Ta1-d1, Cb8-ç6. — 10. Cd4-f3, d5-d4. — 11. Cç3-b1, F×F+. — 12. T×F, Dd8-a5. — 13. Cb1-a3, Fç8-f5. — 14. Ca3-ç4, Da5-ç5. — 15. Dç2-b3, Cf6-é4. — 16. Td2-d1, Ff5-é6. — 17. é2-é3, b7-b5. — 18. Db3-d3, Fé6×ç4. — 19. Dd3×é4, Tf8-é8. — 20. Dé4-ç2, Cç6-b4. — 21. Dç2-ç1, Cb4×a2. — 22. Dç1-ç2, Ca-b4. — 23. Dç2-ç1, d4×é3. — 24. Ff1×ç4, é3×f2+. — 25. Ré1-f1, b5×ç4. Les blancs abandonnent.

Etude N° 106, par Keidanski (1915).



Les blancs jouent et gagnent.

ANDRÉ CHÉRON.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude **MALLET**, notaire au **KREMLIN** près **CORBEIL**
Propriété à Ormoy
rue de la Plume (ancien presbytère), gd jard. 2.123 M² **Libre. Adj. 22 oct., 14 h.**
Mise à px : 1.000.000 fr. S'ad. Me MALLET.

Adjudicat. Ét. **GUITTON**, not. Paris, 19, bd de Courcelles, 10 oct., à 14 h. 30. **EN 3 LOTS 3 Fds Com. de FABRICAT. et VENTE VÊTEMENTS** et ARTICLES DE **SPORTS** et de **VOYAGE**, expl. : 1° **PARIS, 6, PL. DE LA MADELEINE** - 2° **CHAMONIX - Mt-BLANC** (Hte-Savoie), R. **Joseph-Vallot** - 3° **MEGÈVE** (Hte-Savoie) - M. à px (pt ét. b.) : 10.000.000, 1.000.000 et 2.000.000 Consig. : 5.000.000, 100.000 et 200.000 - **FAC. RÉUNION**. S'adr. **LEPICARD**, synd. 5, bd Palais; M. **WASCAT**, adm. jud., au not. et s. lieux p. visit.

Vente au palais de Justice, à Paris, le 16 octobre 1952, à 14 heures
HOTEL PARTICULIER
sis à Paris
(8e arrondissement)
128, Fg - St - HONORÉ
Contenance : **896 mètres carrés**
LIBRE DE LOCATION
MISE A PRIX : 71.500.000 Fr.
S'adr. Me Roger **DANET**, avoué, 85, rue de Richelieu ; Lelièvre, Roger Giry et Rougeot, avoués à Paris.

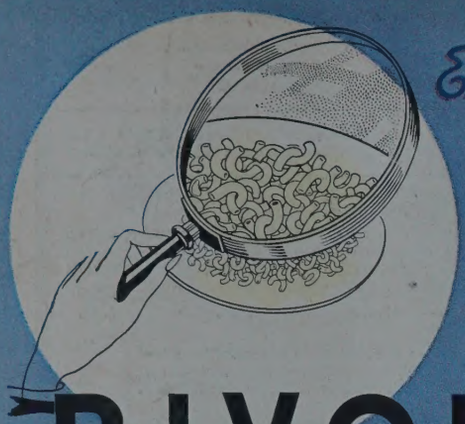
d'un coup d'œil...
et aussi facilement que vous lisez l'heure, vous lirez
TEMPS DE POSE ET DIAPHRAGME
instantanément sur votre
POSEMÈTRE
RÉALT
Le plus pratique du monde, le seul réellement à lecture directe grâce à ses cadrans interchangeables photo ou ciné, pour toutes émulsions et vitesses d'obturation.
Breveté dans le monde entier
En vente chez tous revendeurs photo.
Pour documentation gratuite N° 1 et pour Gros et Exportation, écrire à
RÉALT-PHOTO
95, rue de Flandre, Paris.
Prisma Publicité.

Vous pouvez faire poser
IMMÉDIATEMENT
par votre garagiste la
suspension GREGOIRE
à flexibilité variable
sur **4 CV. RENAULT**
et sur
TRACTION AVANT
*
Distributeurs exclusifs
POUR LA 4 CV.
SAPRAR 83, Bd Gouvion-St-Cyr
Paris XVII^e. Etoile 75-01
POUR LA TRACTION AV.
TRACTA, 102 r. de Colombes
à ASNIERES (Seine) Grésillons 40-70
ATL 352

LA SERVANTE CHAUFFANTE A.F.
vous le permet, grâce à son étuve calorifugée (munie de deux plaques chauffantes de 125 watts tenant plats et assiettes au chaud à portée de votre main) et à ses tiroirs bien compartimentés pour *120 pièces d'argenterie*.
UN SEUL GESTE ET SANS QUITTER VOTRE CHAISE, LA TABLE EST SERVIE ET DESSERVIE.
3 modèles : NORMALE, FERMÉE, à ABATTANTS.
Documentation et vente exclusive chez
A. FOURNIER & Cie
62, Rue St-SABIN, PARIS XIe - ROQ 43-50
EXPÉDITIONS : PROVINCE, COLONIES, ÉTRANGER

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

OCT 17 1952



Examinez de très près les Pâtes que vous achetez

Si ces Pâtes sont semées de points noirs ou jaunes, elles ne sont pas de première qualité. Nos Pâtes, fabriquées avec des Semoules, raffinées dans nos Usines et débarrassées de toutes leurs impuretés ne présentent jamais de points noirs ou jaunes.
Elles ont la teinte claire, ivoirine de la pure Semoule de Blé Dur.

RIVOIRE & CARRET

Deux sûretés valent mieux qu'une

Toutes les boites carton contenant nos Pâtes sont doublées, à l'intérieur, d'un sachet solide qui les isole du carton. Cette double protection contre l'humidité, les odeurs ambiantes, les charançons, etc... assure à nos Pâtes une conservation parfaite et indéfinie.

RIVOIRE & CARRET

Notre Macaroni, nos Nouilles, notre Spaghetti à la française, sont livrés en morceaux réguliers

Leur forme pratique facilite la cuisson, améliore le rendement culinaire et supprime les brisures inégales, inévitables avec les Pâtes qu'il faut encore briser à la main.

RIVOIRE & CARRET

La Grande Marque Française
La plus haute qualité
La plus belle présentation
Le meilleur rendement
Le plus juste prix

★ ★ ★

PÂTES TROIS ÉTOILES

RIVOIRE & CARRET